M. VENANZI - E. TEYSSIER - J. MARTIN



LES GLADIATEURS

casterman

M. VENANZI E. TEYSSIER J. MARTIN



LES GLADIATEURS



Dessins **M. Venanzi**
Couleurs **M. Barthélémy**
Textes **E. Teyssier**

casterman

SOMMAIRE

CHRONOLOGIE

À la fin du VIIIe siècle av. J.-C. Homère décrit un combat funéraire dans l'Iliade.

Au IVe siècle av. J.-C. De nombreux combats funéraires sont représentés dans les tombes de Paestum en Lucanie.

En 310 av. J.-C. Apparition de l'armatura samnite à Capoue. Début de la gladiature « ethnique »

En 264 av. J.-C. Premier combat funéraire attesté à Rome.

En 218 av. J.-C. Hannibal offre à ses troupes un combat de gladiateurs après le passage des Alpes.

Au IIe siècle av. J.-C. Apparition de l'armatura du gladiateur gaulois.

En 105 av. J.-C. Des doctores de gladiateurs entraînent des légionnaires romains.

Au début du Ier siècle av. J.-C. Apparition de l'armatura des gladiateurs thraces.

En 73-71 av. J.-C. Révolte des gladiateurs conduite par Spartacus.

À la deuxième moitié du Ier siècle av. J.-C. Mise en place progressive de la gladiature « technique ».

Au milieu du Ier siècle ap. J.-C. Les casques de gladiateurs sont dotés de protections faciales.

En 59. Rixe mortelle à l'amphithéâtre de Pompéi entre supporters.

En 80. Inauguration du Colisée à Rome par l'empereur Titus.



Détail d'une mosaïque de sol romaine illustrant des gladiateurs, villa Borghese. © Luxerendering / Shutterstock.com

En 177. Marc Aurèle promulgue une loi pour aider financièrement les organisateurs de combats de gladiateurs.

En 192. L'empereur Commode descend dans l'arène du Colisée pour combattre en secutor.

Au IIIe siècle. Crise de l'empire romain et déclin de la gladiature à cause de la fermeture des écoles.

Au IVe siècle. Retour à une gladiature moins technique, plus brutale.

Au début du Ve siècle. Fin de la gladiature.

http://www.casterman.com
ISBN 9782203120792 - N° d'édition L.10EBBN002650.N001

Imprimé en France par Publiphotoffset. Imprimer en septembre 2017. Dépôt légal : novembre 2017 D.2017/0053/244
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).
Ce papier est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables, et fabriquées à partir de bois provenant de forêts gérées durablement.

INTRODUCTION

Gladiateur ! Ce terme venu de l'antiquité romaine évoque généralement des boucheries aveugles où de pauvres esclaves sont sacrifiés sur l'autel de la cruauté des Romains. Cette vision faussée apparaît, par exemple, dans le célèbre ouvrage sur la vie quotidienne à Rome de Jérôme Carcopino. Dans le chapitre consacré aux spectacles, l'auteur aborde le sujet en dernier et comme à regret. Le titre même du chapitre témoigne de ses réticences et de ses préjugés. En effet, Carcopino n'étudie pas « Les gladiateurs », mais bel et bien « L'amphithéâtre et ses tueries ». L'introduction de ce chapitre montre mieux que de longs discours, l'incompréhension totale de ce phénomène : « Pour l'honneur des Romains nous voudrions arracher du livre de leur histoire ce feuillet où se brouilla, tachée de sang indélébile, l'image de la civilisation… ».

Le gladiateur fascine, aujourd'hui comme hier, par le rapport théâtralisé qu'il entretient avec la mort. Cette question est si importante, que la gladiature a souvent été réduite à ce seul aspect choquant pour notre civilisation judéo chrétienne. Cette focalisation est à l'origine de bien des erreurs d'appréciations car la gladiature constitue un phénomène complexe souvent analysé de façon très partielle. Certes, la gladiature dérange. Mais, une page aussi importante de la civilisation romaine ne peut pas être arrachée si l'on souhaite comprendre Rome telle qu'elle était et non pas comme nous voudrions qu'elle fut.

Il ne faut cependant pas tomber dans l'excès inverse qui voudrait voir dans la gladiature une mise en scène chorégraphiée, équivalente à notre catch moderne. La gladiature a toujours été un spectacle où la mort est en jeu. Cependant, l'égorgement du gladiateur vaincu est, suivant les époques, beaucoup moins systématique qu'on ne le pense. Par ailleurs, cette « mort au soleil » n'a pas pour seul objet de satisfaire le sadisme du public romain. Ce phénomène pluriséculaire possède au contraire de nombreuses facettes qui nous échappent souvent.



Éric Teyssier (à gauche) en général romain dans les arènes de Nîmes. © JVDH

Parmi ces facettes, la gladiature possède notamment un aspect technique très élaboré qui a été récemment mis en lumière grâce à l'archéologie expérimentale. En effet, chaque arme, chaque pièce d'équipement a une fonction et une vocation précise, qu'elle soit symbolique ou pratique. Au total, la gladiature constitue un phénomène fondamental situé au cœur de la civilisation romaine. Un phénomène qu'il convient d'aborder avec un autre regard.

Éric Teyssier
Maître de conférences en
histoire romaine à l'université de Nîmes

AUX ORIGINES DE LA GLADIATURE

Tout d'abord, il faut comprendre que la gladiature, c'est-à-dire un « combat spectacle » au cours duquel la mort peut être infligée, touche la plupart des sociétés antiques sur plusieurs siècles. Ces duels ont donc connus des formes diverses et plusieurs phases d'évolutions.



Deux types de «proto gladiateurs» de Lucanie au IVe siècle av. J.-C. Ces combattants sont des «bustuari» qui combattent près des bûchers funéraires.

La première gladiature s'inscrit incontestablement dans un contexte rituel et funéraire. Le plus ancien témoignage littéraire d'un combat de ce type se trouve au chant XXIII de l'*Iliade*. Dans ce récit, Homère décrit l'opposition rituelle d'Ajax et de Diomède armés du bouclier et de la lance. Cet affrontement est organisé à l'occasion des funérailles de Patrocle et il constitue le point d'orgue d'un ensemble d'épreuves qui ont lieu avant ce combat. Organisées par Achille, ces épreuves sont dotées de prix importants et les meilleurs champions s'affrontent lors de courses de chars, de courses à pied, de lancés du poids et du javelot ainsi qu'au pugilat et à la lutte. Parmi ces compétitions, le duel en arme échappe au domaine du « sport ». Dans ce combat funéraire, l'engagement est total et sans contrainte. Personne n'oblige les deux combattants à s'affronter, au contraire, leur démarche est volontaire et vise tout à la fois à emporter les prix proposés par Achille et à apparaître comme les champions de leur camp. De plus, si le but visé n'est pas la mort, celle-ci est envisagée comme une possibilité admise par les deux guerriers. C'est justement la probabilité d'une issue fatale qui entraîne la cessation du combat. Non pas par la volonté d'un des protagonistes mais par l'intervention du public qui constitue un acteur important de l'affrontement. Ces caractéristiques que sont la ritualisation, le caractère volontaire des acteurs, le désir de gloire, les récompenses, le rôle du public et celui de l'organisateur correspondent déjà parfaitement à certaines réalités fondamentales de la gladiature.



Peinture murale d'une tombe de Paestum IVe siècle av. J.-C.



Peinture murale d'une tombe de Paestum IVe siècle av. J.-C.

Le combat rituel, un phénomène méditerranéen.

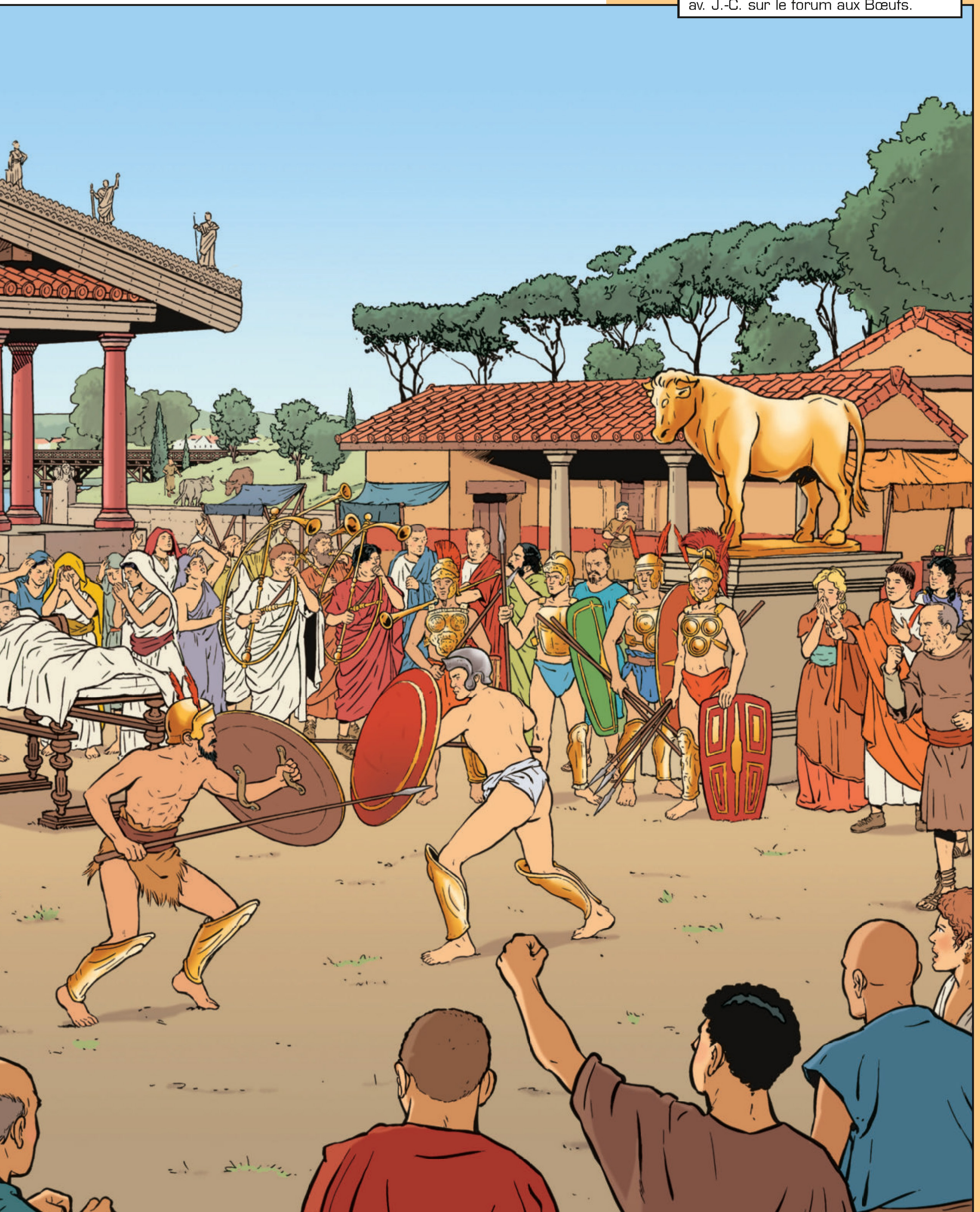
Après la Grèce des récits homériques, ce type de combat se retrouve dans d'autres civilisations méditerranéennes. Les témoignages les plus explicites de ces combats funéraires se trouvent sur les murs des tombes peintes du IVe siècle av. J.-C. en Italie du Sud. Ces tombeaux retrouvés en Lucanie sont illustrées de combats en armes organisés par les héritiers du défunt afin d'honorer sa mémoire. Ces coutumes sont également observées par les Étrusques et passent enfin aux Romains au IIIe siècle av. J.-C. L'historien Valerius Maximus nous donne même la date de naissance précise de cette passion romaine. « *Le premier spectacle de gladiateur, offert à Rome fut donné sur le forum aux bœufs (forum boarium) sous le consulat d'Appius Claudius et de M. Fulvius (264 av. J.-C). Il fut donné par Marcus et Decimus fils de Brutus pour rendre les honneurs funèbres aux restes de leur père* ». Ce premier combat offert aux citoyens de Rome n'oppose alors que trois paires de gladiateurs mais au fil du temps le nombre des combattants s'accroît pour atteindre plusieurs centaines deux siècles plus tard. Durant cette période, d'autres témoignages attestent de cette pratique par d'autres peuples. Hannibal le Carthaginois organise ainsi un combat lors de son passage des Alpes en 218 afin de donner l'exemple du courage à ses hommes. Les combattants sont alors des prisonniers de guerre Gaulois. Volontaires pour ce duel, ils gagnent leur liberté en tuant un des leurs sous les yeux des soldats puniques.

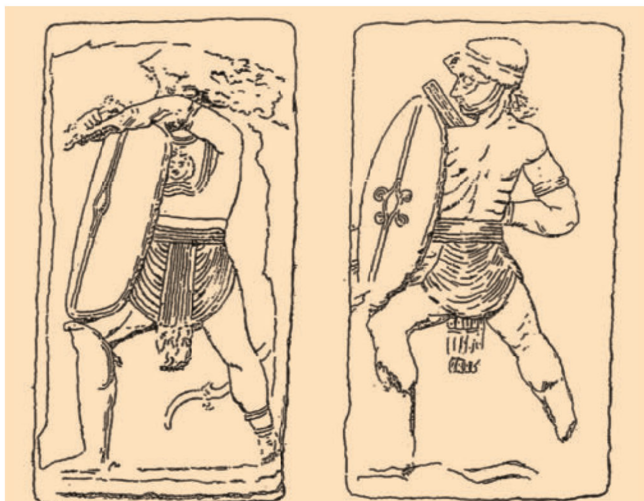
La naissance des armaturae

Après le premier combat organisé sur le forum aux bœufs, la gladiature prend de plus en plus d'ampleur à Rome. Si ces affrontements conservent toujours une destination funéraire, les duels revêtent peu à peu d'autres significations tout en se codifiant de plus en plus. C'est durant cette période qui va de la fin du IVe au début du Ier siècle av. J.-C. que se met en place la notion fondamentale des « *armaturae* ». Ce terme est souvent traduit un peu rapidement par « armure ». Cette traduction littérale induit une mauvaise perception du gladiateur que l'on imagine immédiatement recouvert d'une armure complète semblable à celles des chevaliers de la fin du Moyen Age. En fait, la traduction la plus juste est celle de l'équivalent grec d'*armatura*, c'est-à-dire *panoplia*. En effet, la panoplie constitue un ensemble cohérent d'équipements qui ne sont pas interchangeables entre eux. Ce caractère très normatif de la gladiature constitue dès lors une donnée importante qui n'est jamais prise en compte par le cinéma.

La plus ancienne armatura apparaît en Italie du sud, à Capoue, dès 310 av. J.-C. D'après Tite Live, les Romains et leurs alliés Capouans remportent cette année-là une importante victoire contre les Samnites. Ces derniers alignent des guerriers aux splendides équipements avec des boucliers ornés d'or ou d'argent. Après leur victoire les Romains consacrent les dépouilles précieuses des vaincus aux dieux tandis que les gens de Capoue affectent ces armes à un autre usage.




Premier combat à Rome au IIIe siècle av. J.-C. sur le forum aux Bœufs.


Dessins d'après deux bas-relief du musée de Durres (Albanie). À gauche un gladiateur samnite, à droite un gladiateur gaulois.

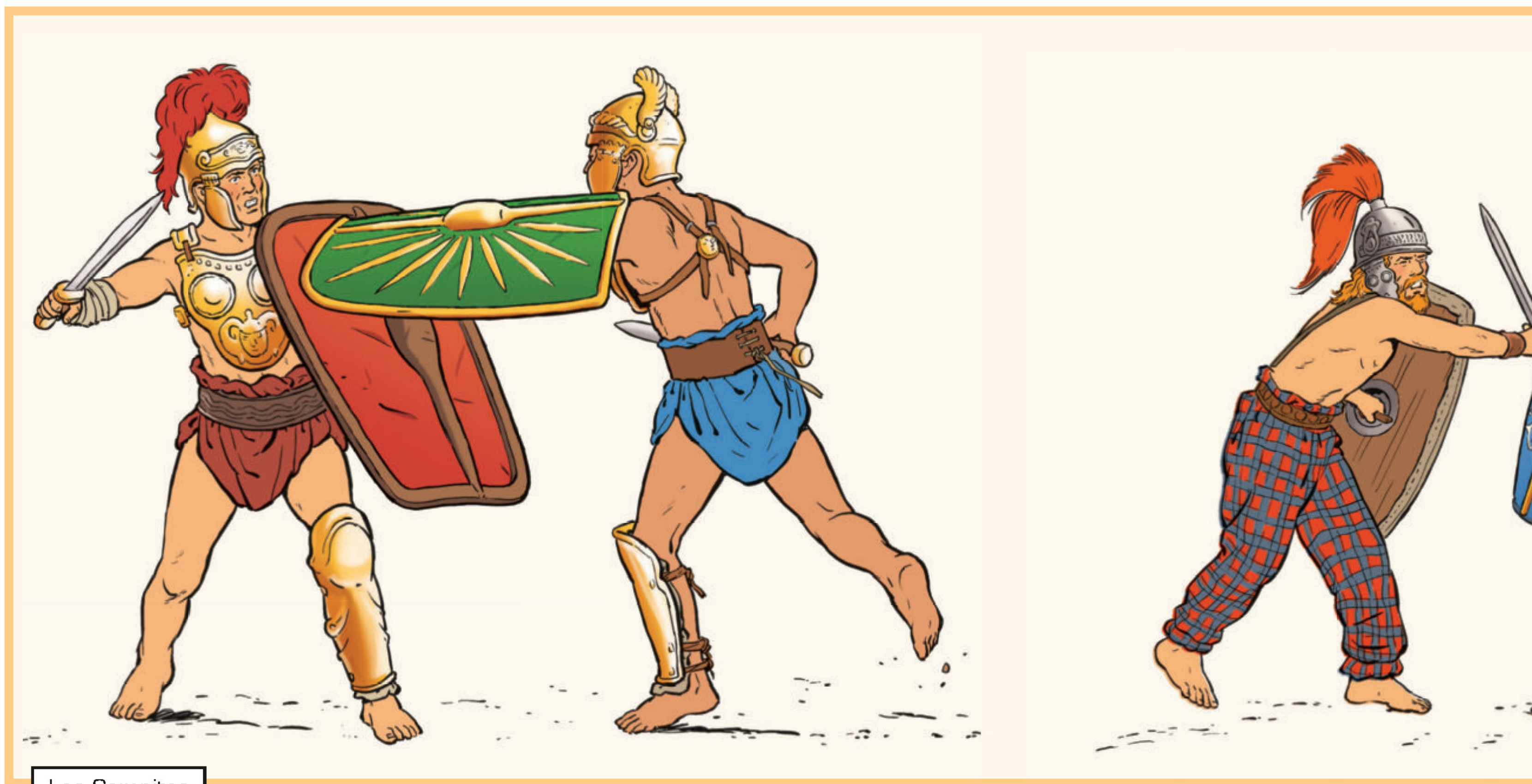
«*Les Campaniens, par mépris et par haine des Samnites, s'en servirent pour armer les gladiateurs qui se produisaient au cours des banquets et auxquels resta le nom de samnites*».

Les *armaturae* ethniques, première codification de la gladiature.

La gladiature conserve alors son aspect rituel et funéraire mais intègre un sens nouveau car ces combattants sont présentés dans un cadre de plus en plus festif et spectaculaire. De plus, le fait de mettre en scène les dépouilles de vaincus donnent aux gladiateurs un caractère commémoratif. Cette première *armatura* « samnite » est caractérisé par une jambière courte (*ocrea*), un bouclier cintré (*scutum*), un glaive droit et une protection de thorax. Elle est suivie au IIIe siècle av. J.-C. par l'apparition des gladiateurs « gaulois » qui sont d'autres ennemis fidèles des Romains. Armés d'un bouclier plat et d'une épée longue, leur escrime est bien différente de celle des samnite. Enfin, à la fin du IIe siècle av. J.-C., alors que les légions de Rome plantent leurs aigles en Orient, un troisième gladiateur « ethnique » fait son apparition avec le thrace.

Ce dernier possède deux grandes jambières, un petit bouclier (*parma*) et un glaive courbe (*sica*). Il peut également être doté d'un bouclier hémisphérique et d'un glaive droit.

Ce système des armaturae est important à comprendre car il bat en brèche l'illusion souvent colportée de gladiateurs combattant sous des équipements aléatoires. Non seulement chaque gladiateur porte une panoplie bien précise et cohérente mais il combat toujours contre un adversaire équipé de la même manière. Cette gladiature républicaine que l'on peut qualifier « d'ethnique » est intimement liée aux conquêtes romaines. Comme aux temps archaïques, les plus grands combats sont toujours donnés à l'occasion des funérailles d'un personnage illustre mais la signification de ces combats évolue. Ces oppositions entre « samnites », « gaulois » ou « thraces » viennent rappeler la toute-puissance de Rome. En effet, le


Les Samnites

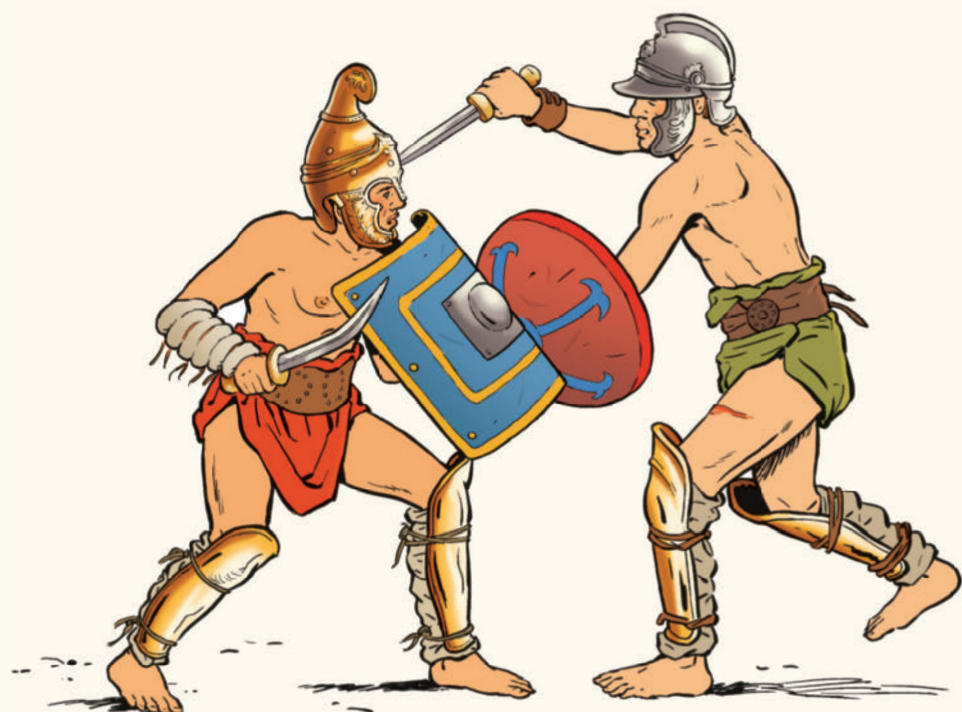


Bas-relief représentant un combat entre gladiateurs samnites. Ier siècle av. J.-C.
© JVDH

barbare est maintenant contraint à se donner en spectacle sous les yeux de citoyens romains toujours plus avides de ces affrontements. Il est certain qu'à cette époque, ces milliers de gladiateurs ne sont plus volontaires comme au temps d'Achille. Ces derniers sont bien des prisonniers de guerre ramenés à Rome et dans les cités d'Italie au gré de conquêtes de plus en plus lointaines. Cette évolution entraîne une rupture lourde de conséquences.



Les Gaulois



Les Thraces

La révolte de Spartacus, un tournant dans l'histoire de la gladiature.

En 73 av. J.-C., une révolte éclate à Capoue. Vendu comme esclave à Rome, Spartacus refuse le destin qui le condamne à mourir dans l'arène pour le plaisir des Romains. Cet esclave, entraîne avec lui 80 compagnons d'infortune.



Les Gaulois étaient nombreux dans la troupe de Spartacus. Par trois fois ils se séparent de lui et sont massacrés par les Romains. © FaberPhoto



Casque et gorgerin de type samnite

Comme lui, ces Thraces, ces Gaulois et ces Germains sont des prisonniers de guerre raflés par les Romains. N'ayant d'autre métier que celui des armes, ils ne peuvent que mourir dans les mines ou sur le sable de l'arène. Il faut se rappeler qu'à cette époque ce sont des centaines de milliers d'esclaves que Rome ramène vers l'Italie à l'occasion de ses victoires et de ses conquêtes. Aussi, la gladiature constitue un moyen pratique d'éliminer des esclaves sans qualification. Mais Spartacus constitue un grain de sable qui risque d'enrayer une machine bien rodée. Il ne se contente pas de fuir l'école de gladiateur de son maître Batiatus car il déclenche une immense révolte servile. Dans toute l'Italie, les esclaves brisent leurs chaines pour rejoindre ce gladiateur. Même si Spartacus n'est pas un révolutionnaire, il parvient à organiser cette masse d'hommes pour en faire une armée. À dix reprises, il parvient à vaincre les légions de Rome et met l'Italie à sac pendant deux ans. Finalement vaincu, Spartacus meurt au combat tandis que les survivants de son armée sont crucifiés sur la Via Appia.



Fuite de Spartacus et de ses compagnons du ludus de Capoue.

La perception qu'ont les Romains de cette guerre relève de la plus grande ambiguïté. Dès cet époque, les gladiateurs sont et resteront autant admirés pour leur bravoure que méprisés pour ce qu'ils sont. Le récit fait par Florus de la révolte de Spartacus rend parfaitement compte de ce paradoxe. Au début de cet épisode, Florus, qui écrit deux cents ans après les faits, montre son dédain pour les révoltés. « *Mais quel nom donner à la guerre pro-*

voquée par Spartacus ? Je ne sais car des esclaves y servirent, des gladiateurs y commandèrent. Les premiers sont d'une condition infâme, les seconds de la pire des conditions, ils servent de jouets aux autres hommes ». Pourtant, Florus ne peut s'empêcher de rendre hommage à leur courage quelques lignes plus loin. « *Enfin, ils se jetèrent sur les Romains et moururent en braves. Comme il convenait aux soldats d'un gladiateur, ils combattirent sans demander grâce. Spartacus lui-même combattit vaillamment et mourut au premier rang, comme un vrai général* ».

Pires que des esclaves, jouets des autres hommes, mais aussi braves comme des soldats et de véritables professionnels du combat, les gladiateurs sont à la fois un repoussoir et un modèle. Ils sont infâmes, héroïques, dangereux mais surtout indispensables. Ce rapport passionnel constitue sans doute une autre clé importante pour comprendre la longévité du phénomène et son importance sociale à Rome et dans tout l'Empire. Il permet également d'expliquer pourquoi les Romains réforment la gladiature pour mieux la contrôler après l'échec de Spartacus. En effet, la révolte de Spartacus aurait pu tuer la gladiature, elle va la renforcer.

La Mort de Spartacus *par Hermann Vogel, 1888.*

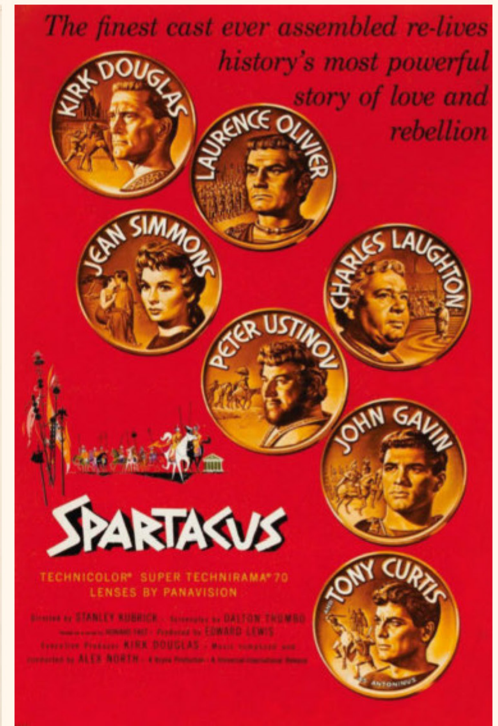


Casque Montefortino porté par les légionnaires romains pendant la révolte de Spartacus

Quelques affiches du célèbre film Spartacus *de Stanley Kubrick, 1960.*










Bataille entre les gladiateurs de Spartacus et les légions de Rome en 73 av. J.-C.

De la gladiature « ethnique » à la gladiature « technique ».

Les gladiateurs volontaires.

Au lendemain de la révolte de Spartacus, les Romains ne peuvent plus assurer le contrôle de milliers d'esclaves voués à mourir sur le sable de l'arène. La présence de ces combattants entraînés représente un péril dont Rome a pris conscience. Dans les cinquante années qui suivent la révolte de Spartacus, les Romains transforment la Méditerranée en un lac romain. Cette expansion extraordinaire nécessite une augmentation proportionnelle des besoins en soldats. Ces derniers doivent vaincre de nouveaux peuples tout en conservant les territoires déjà conquis. Si l'on ajoute à cela les guerres civiles qui couvrent l'essentiel de cette période, il est évident que Rome ne peut pas s'offrir le luxe de consacrer une partie de ses légions à la surveillance d'une quantité d'esclaves experts dans le maniement d'armes.

La raison pourrait suggérer de mettre fin à ces combats mais le pragmatisme des Romains permet de contourner le problème en ayant recours à des gladiateurs volontaires. Pour la gloire et pour l'argent, l'aristocrate, le plébéien, le pérégrin ou l'affranchi peuvent alors s'engager dans cette carrière à risque de leur propre chef. Ce faisant, ils renoncent à toutes leurs prérogatives juridiques pour devenir, pendant quelques années, les esclaves volontaires du propriétaire d'une troupe de gladiateurs appelé *lanista*. Ce type de combattant est connu sous le nom d'auctoratus, c'est à dire « celui qui est autorisé ». En effet, le contrat signé en bon et due forme est parfaitement encadré par la loi. Pour le rendre effectif, il doit être préalablement déclaré devant un magistrat. En échange, l'*auctoratus* reçoit la prime pré-


Scène de signature de l'engagement d'un gladiateur volontaire avec son laniste devant un magistrat romain.

vue par le contrat : le *pretium*. Enfin, il prête un serment qui le rejette, provisoirement, au plus bas de l'échelle sociale. Ce serment atteste de façon explicite que ces volontaires entrent dans une carrière à risques en toute connaissance de cause. En comparant l'engagement du philosophe à celui du gladiateur, Sénèque rapporte la formule de ce serment : « *Le plus noble et le plus infâme des engagements comportent la même formule. Accepter d'endurer le feu, les fers, la mort par le glaive* ».



Le mirmillon, gladiateur au grand bouclier.



Le thrace gladiateur au petit bouclier.

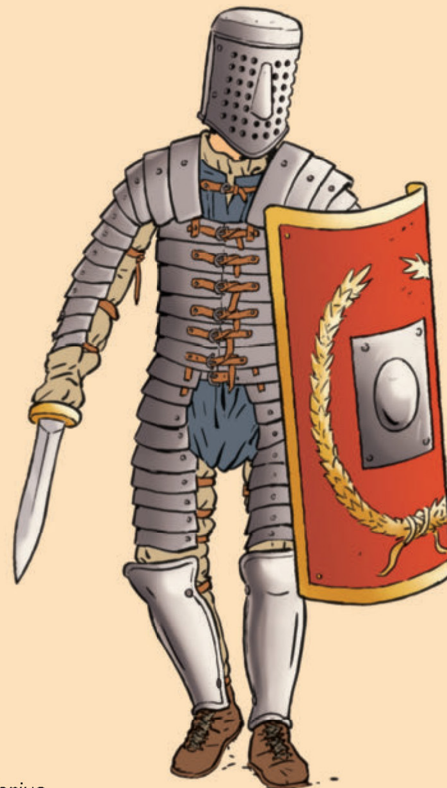
La gladiature « technique »,

Ainsi, de la fin de la République jusqu'à la fin du règne d'Auguste, une nouvelle gladiature apparait. De nouvelles armaturae sont élaborées afin de développer des techniques de combat de plus en plus spectaculaires. Cette gladiature « technique » se substitue peu à peu aux anciennes armaturae « ethniques ». Au début du Ier siècle ap. J.-C., le couple phare oppose le mirmillon au thrace. Le mirmillon est l'aboutissement de l'évolution du gaulois et du samnite qui ont « mutés » pour donner naissance à un gladiateur équipé d'un *scutum* (grand bouclier cintré), un glaive court et droit et une petite *ocrea*. En face de lui, le thrace est le seul gladiateur ethnique à perdurer au-delà de la réforme augustéenne. Le maintien de cette armatura provient de ses particularités qui en font à la fois l'adversaire idéal et le contraire du mirmillon. Sa *parma* (petit bouclier) très cintrée, ses deux grandes *ocreae* et sa *sica* (glaive recourbé d'origine orientale) permettent de l'identifier immédiatement. Ces deux gladiateurs ont chacun leurs partisans que l'on désigne respectivement sous le nom de scutarii et *parmularii*. Cette dichotomie souligne bien l'importance du bouclier qui constitue l'élément fondamental qui distingue la technique du mirmillon de celle du thrace. À ce propos, une autre idée reçue doit être évacuée. Il n'existe pas de gladiateur lourd ou léger car ces notions sont inconnues à l'époque antique pour la gladiature. Contrairement à ce qui est souvent affirmé de manière totalement théorique, le thrace n'est pas un gladiateur « léger ». Même si son bouclier est plus petit que celui de son adversaire, le poids de ses deux grandes ocreae métalliques rend sa panoplie plus lourde que celle de son adversaire. Comme le thrace, l'hoplomaque est également opposé au mirmillon. Ce dernier est armé d'une dague courte, d'une lance, d'une *parma* hémisphérique et de deux grandes ocreae. Ce cousin germain du thrace, est un autre gladiateur *parmatus*, c'est-à-dire un combattant doté d'un petit bouclier. Sa maîtrise de deux armes très différentes en fait un combattant très technique plus rare que le thrace.



L'hoplomaque, également un gladiateur à petit bouclier

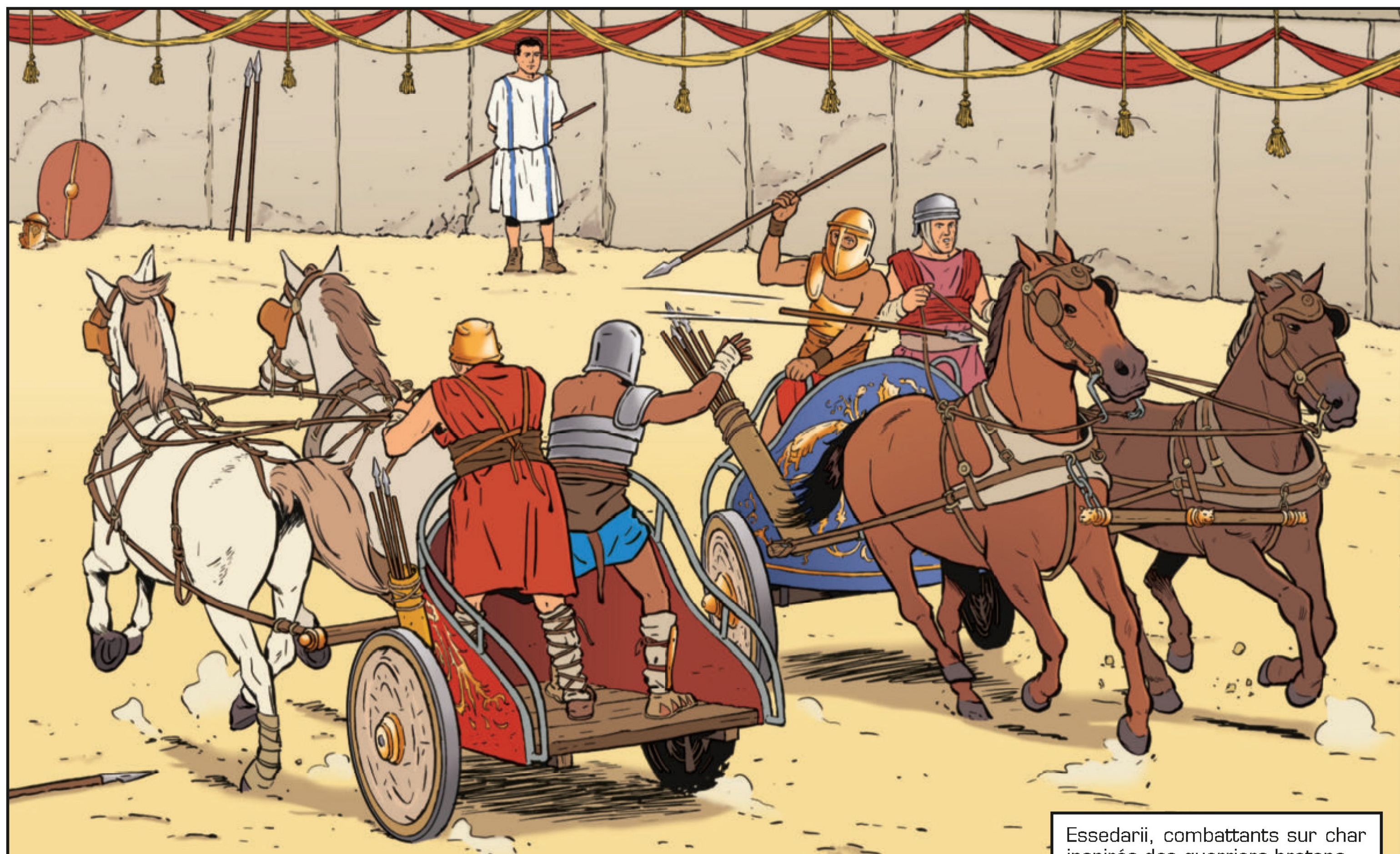
La diversité de la gladiature au Ier siècle ap. J.-C.

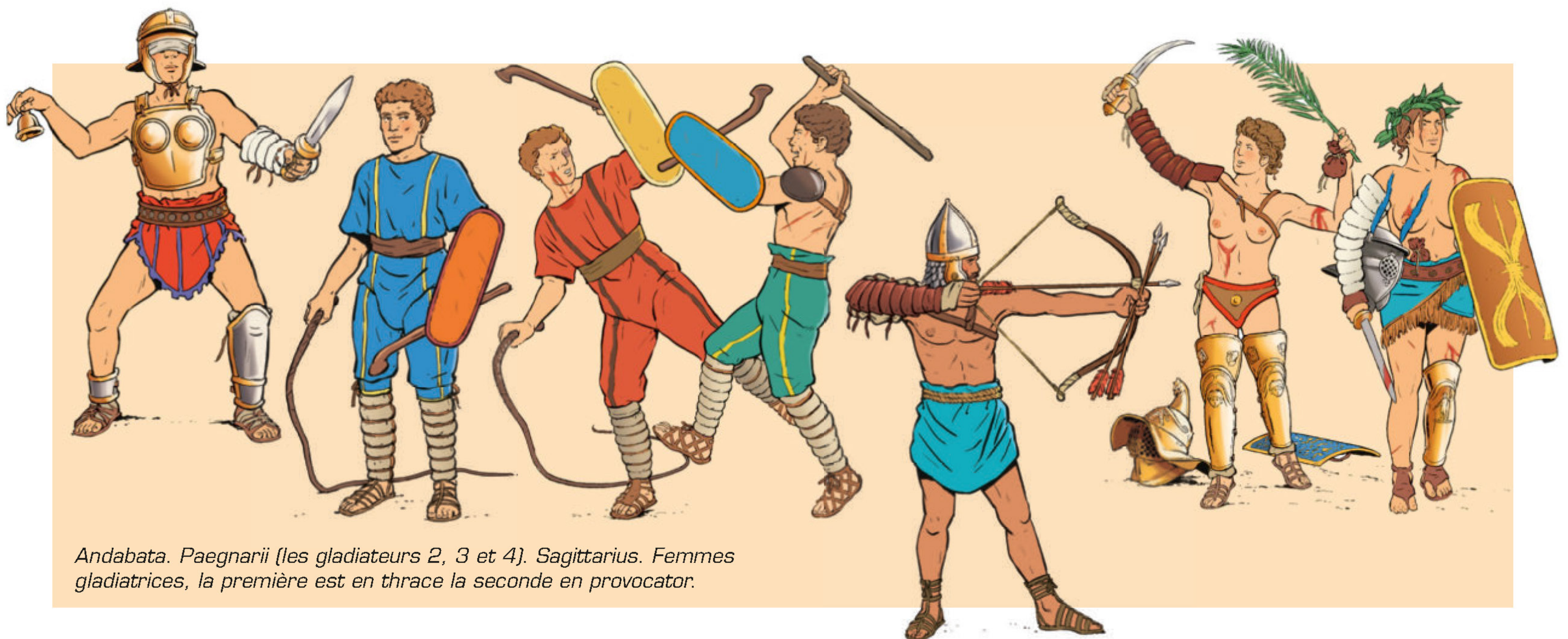

Crupelarius


Provocator

Les *provocatores*

Aux côtés de ces vedettes du Ier siècle, d'autres gladiateurs sont moins fréquents. Parmi ces derniers, le *provocator* se caractérise par un glaive court, un casque sans cimier et un bouclier de taille moyenne. Directement liée à la taille du bouclier, l'*ocrea* du *provocator* est également de taille intermédiaire. Plus grande que celle du mirmillon, elle est plus petite que celles du thrace. Ce gladiateur, qui procède du samnite et du gaulois est toujours opposé à un autre *provocator*. De plus, même si les *provocatores* peuvent combattre à mort, les armes qu'ils utilisent sont assez souvent dépourvues de pointe sur les nombreuses représentations qui sont parvenues jusqu'à nous. Il semble probable que ce gladiateur constitue la base de la carrière de gladiateur. Une sorte de passage obligé ou les nouvelles recrues apprennent les bases techniques avant de se diriger vers telle ou telle *armatura*.


Essedarii, combattants sur char inspirés des guerriers bretons.



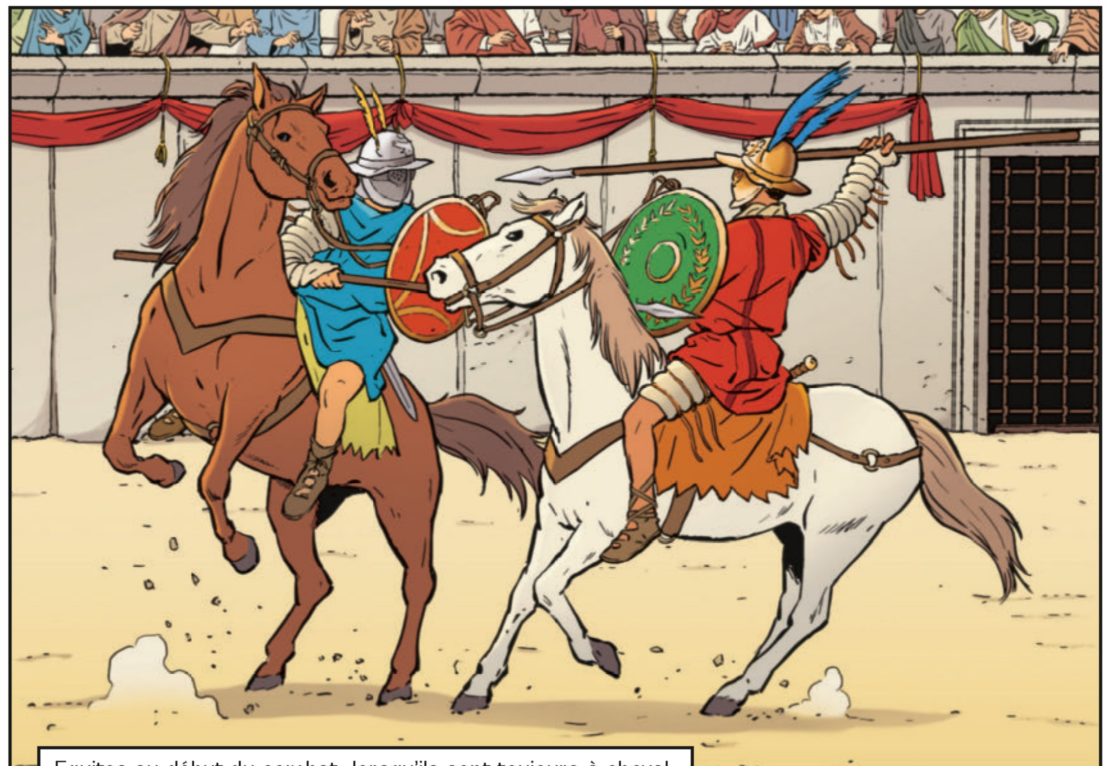
Andabata. Paegnarii (les gladiateurs 2, 3 et 4). Sagittarius. Femmes gladiatrices, la première est en thrace la seconde en provocator.

Les gladiateurs atypiques

Enfin, d'autres armaturae sont également attestées. L'andabata combat les yeux bandés et les *paegnari* s'affrontent à coups de fouet et de bâton. L'archer (*sagittarius*) fait également une brève apparition sur le sable de l'arène. Le *crupelarius*, ne nous est connu que par une seule mention chez Tacite. L'historien nous dit seulement de lui qu'une fois à terre, il ne pouvait se relever du fait du poids de sa cuirasse. Cependant, ces gladiateurs très rarement évoqués dans les sources n'ont pas rencontrés auprès du public le succès des armaturae « classiques » et ils sont vite tombés dans l'oubli. En revanche, les femmes gladiatrices ont bien existé pendant au moins deux siècles. Ces combattantes ne sont pas dotées d'un équipement spécifique mais s'affrontent entre elles sous l'armatura des provocatores ou des thraces.

Les gladiateurs à cheval.

Un autre gladiateur, assez rarement représenté, est l'eques. Ce gladiateur à cheval est le seul à combattre systématiquement en tunique. Cette distinction, tout comme le fait d'être monté, constitue sans doute la marque d'une origine aristocratique pour la plupart de ces cavaliers. Équipés d'un casque sans cimier, d'un petit bouclier rond et plat, d'une lance et d'un glaive les equites commencent leurs combats à cheval et le terminent au sol. Comme les provocatores, l'eques combat toujours contre un autre eques. Plus rare encore sont les essedarii. Attestés par Cicéron, ces combattants sur char sont inspirés des guerriers Bretons qui affrontent César lors de la guerre des Gaules. Armé d'un bouclier ovale de taille moyenne, d'un casque sans cimier semblable à celui du provocator et de deux petites jambières, l'essedarius constitue bien une armatura technique mais sa façon de combattre, sans doute semblable à celle des equites, reste hypothétique. On peut en effet imaginer qu'une première phase de combat oppose les adversaires sur leurs chars avant de s'affronter au sol à la manière des *provocatores*.



Equites au début du combat, lorsqu'ils sont toujours à cheval.

Le rétiaire-secutor,
le couple star de l'amphithéâtre.



Mosaïque de Nennig (All.), rétiaire secutor combattant devant un arbitre. © Eric Teyssier.

En même temps que les armaturae, les équipements évoluent également pour s'adapter à un combat spectacle à présent totalement distinct du domaine militaire. Ainsi, à partir de l'époque de César, les casques de gladiateurs sont plus élaborés et plus précieux.

Ces coiffures ont tendance à protéger de mieux en mieux les gladiateurs par l'adoption de larges rebords et par des protèges joues de plus en plus enveloppants. Cette évolution aboutit, vers le milieu du Ier siècle, à l'adoption de protections faciales qui masquent l'ensemble du visage des combattants. Cependant, cette amélioration ne répond pas à des préoccupations humanitaires. En empêchant les blessures les plus graves, les lanistes évitent de perdre trop vite ces gladiateurs qui représentent un investissement important. De plus, le fait de protéger le visage du combattant l'incite à prendre plus de risques afin d'offrir au public une attitude toujours plus offensive. Cette double recherche de la technicité et du spectacle est à l'origine de

Combat rétiaire-*secutor*.

l'émergence relativement tardive du couple le plus célèbre de la gladiature, le rétiaire et le secutor. Le rétiaire est un combattant exceptionnel sans aucun lien avec le monde militaire. Armé du trident, d'un filet et d'une dague, il ne porte ni casque ni jambière ni bouclier. Les premiers rétiaires font leur apparition dès le début du règne d'Auguste mais ce combattant aussi redoutable qu'original ne trouve pas immédiatement un adversaire à sa taille. Il est d'abord opposé au mirmillon, un gladiateur bien adapté au thrace mais désavantagé face au rétiaire. En effet, les aspérités de son grand casque constituent autant de points d'accroche faciles pour le filet de son adversaire. De plus, les grilles qui protègent son visage ne peuvent résister aux coups de boutoir du trident. Il faut donc attendre l'époque de Vespasien (69-79 ap. J.-C.) pour qu'apparaisse un adversaire à la mesure du rétiaire, le *secutor*. Au premier abord, ce gladiateur doté d'un *scutum* et d'une petite *ocrea* sur la jambe gauche pourrait être confondu avec un mirmillon. Le seul élément qui permette de le distinguer est son casque. Cette protection se caractérise par une absence de rebord quant à la grille de protection faciale, elle est remplacée par deux trous circulaires. Enfin, la caractéristique principale de ce casque réside dans un cimier très fin et profilé en forme de demi-lune. Parfaitement adapté au combat anti-rétiaire, le *secutor* (celui qui poursuit) permet de constituer le couple le plus souvent représenté dans le monde de la gladiature. Sans éclipser totalement les autres *armaturae*, le rétiaire-*secutor* connait un succès extraordinaire jusqu'à l'extinction de la gladiature au Ve siècle. Le succès de ce couple et le véritable vedettariat qui l'accompagne au IIe siècle ap. J.-C. découle de la technicité de ces deux combattants et du caractère spectaculaire de leur affrontement.



Bas-relief de Tomis (Bulgarie). Col. Privée. Rétiaire combattant contre un arbelas.





Casque de secutor *provenant de Pompéi. Musée de Naples. © Eric Teyssier.*

Scissor, arbelas ou dimacherus, trois appellations pour un seul et même gladiateur hors norme.

Le combat rétiaire *secutor* a rencontré un tel succès que les lanistes ont inventé une variante du *secutor* pour affronter le gladiateur au trident. Ce gladiateur apparaît sans doute à la


Arbelas, aussi appelé scissor ou dimacherus

fin du I[er] siècle ap. J.-C. et subsiste jusqu'à la fin de la gladiature. Appelé, scissor, dymacherus ou l'arbelas il n'en constitue pas moins un seul et même combattant dont l'appellation varie au fil du temps et des lieux. Très rarement représenté, ce gladiateur atypique possède un casque identique à celui du secutor et un glaive court à la main droite. La différence fondamentale provient de l'absence du scutum remplacé par une cuirasse à écailles métalliques (lorica squamata) et par une sorte de manchon prolongée par une demi-lune. L'identification de ce gladiateur a été proposée comme étant le scissor. Ce manchon si particulier étant probablement destiné à déchirer le filet du rétiaire, le terme de scissor (celui qui tranche) correspond bien à la fonction du manchon. En effet, cette arme originale est parfaitement adaptée pour saisir le filet du rétiaire et le cisailler. De même, le manchon métallique constitue une excellente protection de l'avant-bras gauche. Bien utilisée, cette protection permet de résister aux coups du trident. Ce gladiateur a également pu être appelé le dimacherus. D'après l'étymologie, ce terme désigne celui qui combat avec une arme dans chaque main, ce qui correspond parfaitement au « scissor ». Enfin, dans la partie orientale de l'empire, ce gladiateur est appelé l'arbelas. Ce nom provient d'un outil, le tranchet de cordonnier, que les Grecs appellent arbelos. Une fois pris en main, cet outil peut devenir une arme particulièrement efficace pour trancher le filet d'un rétiaire si l'on prend soin d'en aiguiser la partie concave. Une fois le filet rendu inopérant, cette arme peut également provoquer de graves blessures au rétiaire avec ses pointes et sa partie convexe. Il suffit ensuite de protéger la main du combattant par un manchon métallique pour aboutir à un gladiateur qui s'est appelé scissor, parce qu'il tranche, ou dimacherus, car ce gladiateur a les deux mains armées. Si ce combattant ne semble pas avoir perduré dans le monde occidental au-delà du I[er] siècle, en Orient son succès s'est prolongé jusqu'à la fin de la gladiature sous son appellation grecque d'arbelas.


Casque de thrace découvert dans le ludus de Pompéi.
© Eric Teyssier

Les écoles de gladiateurs, une micro société marginale.

Une fois lié par contrat à un laniste, le combattant intègre le plus souvent une « famille de gladiateurs » (*familia gladiatorum*). Celle-ci constitue une sorte de petite société marginale au cœur même de la plupart des cités romaines. Ces dernières possèdent en effet leur propre troupe organisée en école (ludus). Loin d'être une prison, le « *ludus* » assure aux combattants de l'arène une vie presque normale.



L'exemple de Pompéi

À Pompéi, les gladiateurs vivent dans un ensemble de bâtiments situés à proximité immédiate du théâtre. Ces constructions s'organisent autour d'un vaste espace central fermé sur ses quatre côtés par un portique. Ce dernier permet aux amateurs d'assister aux exercices des gladiateurs. Sous les ordres d'entraîneurs expérimentés (*doctores*), les combattants subissent un entraînement sportif intensif. La course en armes, le saut en longueur, l'escrime du bouclier devant un poteau planté (*palus*), la lutte et le pancrace sont autant d'exercices quotidiens. Sur l'une des façades, un cadran solaire sert à rythmer les journées. Tout autour de cet espace, une succession de petites pièces occupe les côtés nord et sud de cet espace. Ces salles étroites de moins de quinze mètres carrés, donnent directement sur le portique. Dans la plupart des cas, ces pièces sont destinées au logement des gladiateurs et aux autres membres du ludus de Pompéi. C'est dans ces petites cellules que de



Jambières de thrace provenant du ludus de Pompéi. Musée de Naples.© Eric Teyssier

La vie quotidienne au *ludus* de Pompéi

nombreux équipements de gladiateurs ont été découverts en 1768. Sur le côté Est, plusieurs grandes pièces servent de parties communes. Lors des fouilles du XVIIIe siècle une cuisine a pu être repérée grâce à ses ustensiles. Enfin, une pièce plus vaste constitue sans doute le réfectoire où l'ensemble des membres de la « famille » prennent leurs repas. L'armurerie (armantarium), se situe probablement dans une pièce ornée de peintures murales qui représentent Mars et Vénus accompagnés de trophées d'armes de gladiateurs. Cette thématique particulière pourrait très bien convenir à un manicarius qui a vocation de travailler en étroite liaison avec les gladiateurs.

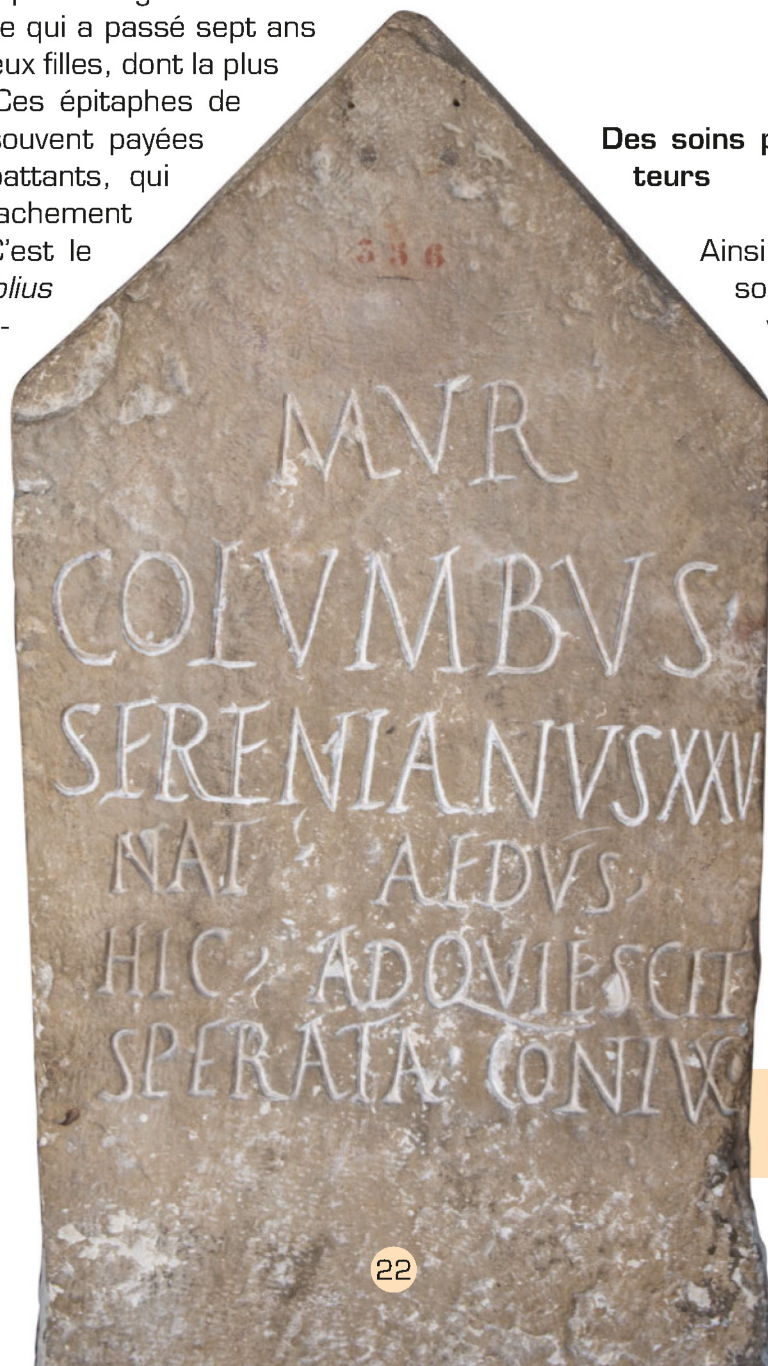
Une vie de famille presque normale.

Certains combattants vivent en famille. Ainsi, parmi les vingt-huit squelettes découverts dans le ludus de Pompéi, plusieurs appartiennent à des femmes et à des enfants. Dans l'ensemble du monde romain, des dizaines d'épitaphes de gladiateurs témoignent de ce fait. À Milan, l'épitaphe du secutor *Urbicus*, donne ainsi l'exemple d'un gladiateur mort à 22 ans, laissant une femme qui a passé sept ans avec lui et qui lui a donné deux filles, dont la plus jeune n'a que cinq mois. Ces épitaphes de gladiateur sont d'ailleurs souvent payées par les épouses de combattants, qui montrent souvent de l'attachement envers leur compagnon. C'est le cas du mirmillon libre *Publius Volumnis Vitalis*. Le tombeau de ce champion de Cordoue a été élevé par sa femme Volumnia Sperata qui rend hommage à « Son tendre époux qui le méritait bien » et par son fils Publius Volumnius Vitalis à « son tendre père ». De solides amitiés naissent aussi au sein de ces écoles. Les épitaphes montrent souvent des camarades de gladiature qui élèvent, parfois avec la compagne du défunt, un monument à un collègue mort au combat. C'est le cas du thrace Hermès, qui réalise le monument funéraire de son ami le mirmillon Faustus avec la compagne de ce dernier, Apollonia. De même, les gladiateurs nouent aussi des liens d'amitié avec leurs entraîneurs qui réalisent parfois la tombe de certains de leurs élèves malheureux.

Contrairement à l'image véhiculée par le cinéma, les troupes de gladiateurs fonctionnent davantage comme une corporation professionnelle dont les membres sont solidaires jusque dans l'organisation des funérailles. Les femmes des gladiateurs morts au combat restent avec leurs enfants au sein de la famille et passent sous la protection d'un autre combattant. C'est sans doute le cas d'Optata à Nîmes qui a été tour à tour la compagne du rétiaire Pompéius et du thrace Aptus et qui les a enterré tous les deux. Du fait de leur appartenance à un monde de parias, les femmes de gladiateurs n'ont guère d'autres choix que de travailler aux fonctionnements des cuisines tandis que les enfants participent à certains travaux d'entretien.

Des soins particuliers pour les gladiateurs

Ainsi, les gladiateurs jouissent souvent de conditions de vie supérieures à celles de beaucoup de leurs contemporains libres. En effet, le capital qu'ils représentent conduit les lanistes à les entourer de soins attentifs. Les gladiateurs bénéficient ainsi des services d'un masseur (unctor) et des soins de médecins efficaces lorsqu'ils se blessent à l'entraînement ou lors de combats. Ces attentions sont très logiques. Le gladiateur constitue sous l'Empire un capital important. Il est donc vital de ne pas perdre stupidement le



Stèle dédiée au mirmillon Columbus par sa femme Sperata. Musée de Nîmes.

fruit de lourds investissements pour une blessure reçue ou une plaie mal soignée. Parmi les grands médecins de gladiateurs, l'histoire a ainsi retenu le nom de Claudius Galianus. Né à Pergame en Asie Mineure, en 131. Il devient le médecin du grand ludus de cette ville de 160 à 164. L'observation des plaies et des traumatismes des gladiateurs lui permet d'affiner les connaissances médicales du temps. Appelé à exercer son art à Rome, il demeure au sein de la cour impériale jusqu'au début du IIe siècle. Avec Hippocrate il compte parmi les plus grands médecins et pharmaciens de l'Antiquité.



Pompéi. Porte du Vésuve. Peinture ornant la tombe du jeune Priscus mort à 22 ans. Elle représente la victoire d'un thrace sur un mirmillon.

La passion des gladiateurs.

On ne peut pas comprendre le phénomène « gladiatorien » si l'on ne mesure pas son importance politique et sociale. Dès l'origine ces combats ont été organisés par de puissants notables et cet aspect n'a jamais disparu, même si les motivations ont pu évoluer. Au Ier siècle av. J.-C., la compétition entre les hommes politiques romains se fait de plus en plus féroce. Pour arriver au pouvoir, il faut obtenir les suffrages du peuple et pour cela, la passion que la plèbe voue aux gladiateurs constitue le plus sûr moyen de devenir populaire. Aussi, les candidats se livrent une concurrence effrénée sur le nombre et la qualité des gladiateurs proposés aux acclamations de la foule romaine. Cette abondance de combattants a pour conséquence une recherche de la qualité des combats et une diversification des techniques utilisées.

Bas-relief représentant trois paires de gladiateurs. Provocatores, thraces, rétiaire-secutor. Musée de Patras (Grèce)





Statuette en os, manche de canif à la gloire du secutor Procilus. Col. Privée. © E. Teyssier

Témoin privilégié de son temps, Cicéron témoigne de ces deux tendances fortes que sont la professionnalisation et la recherche d'un spectacle de qualité.

À la fin de la République mais aussi pendant tout le Haut Empire (27 av. J.-C. – 235 ap. J.-C.), cet enjeu politique et financier de la gladiature touche les cités de l'Italie puis de l'ensemble de l'Empire romain. Chaque cité est en effet le théâtre des ambitions politiques de riches notables. Chaque famille aristocratique veut sa part de pouvoir municipal afin de sortir du lot pour pouvoir initier une carrière à Rome. Là aussi, il ne faut pas lésiner sur les moyens. Les fêtes officielles sont alors l'occasion d'organiser de grands combats (munera) offerts au peuple par les hommes politiques les plus en vue.

La communication autour des combats de gladiateurs

Pompéi conserve encore des affiches peintes sur les murs de la ville pour annoncer ces festivités. Au côté du nom de l'éditeur on affiche celui des champions recrutés à prix d'or avec leur armatura et leur palmarès. Lorsque le grand jour est arrivé, un défilé (*pompa*) est organisé dans les rues de la cité. L'éditeur des jeux ouvre la marche et on l'acclame pour sa générosité. À grand renfort de trompettes, on annonce aussi l'arrivée majestueuse de ceux qui acceptent d'offrir leur sang et parfois leur vie au public. Chaque combattant est présenté individuellement à la foule par la voix du crieur public (*praeco*). Des panneaux portés par les valets de l'arène (*ministrii)* rappellent le nombre de ses victoires. Aux côtés des combattants marchent d'autres *ministri* qui présentent les armes luxueuses qui se seront utilisées pendant le combat. Lorsque des equites sont prévus au programme, on présente aussi leurs montures. Ces armes parfois rehaussées d'or et d'argent et ces chevaux montrent la richesse et la puissance de l'éditeur. On exhibe aussi les palmes et les couronnes de lauriers qui seront distribuées aux vainqueurs, tandis qu'un valet porte sur un plateau les bourses pleines de pièces d'argent qui constituent les primes des champions. D'autres informations sont également données aux spectateurs qui



Amphithéâtre de Pompéi. © E. Teyssier

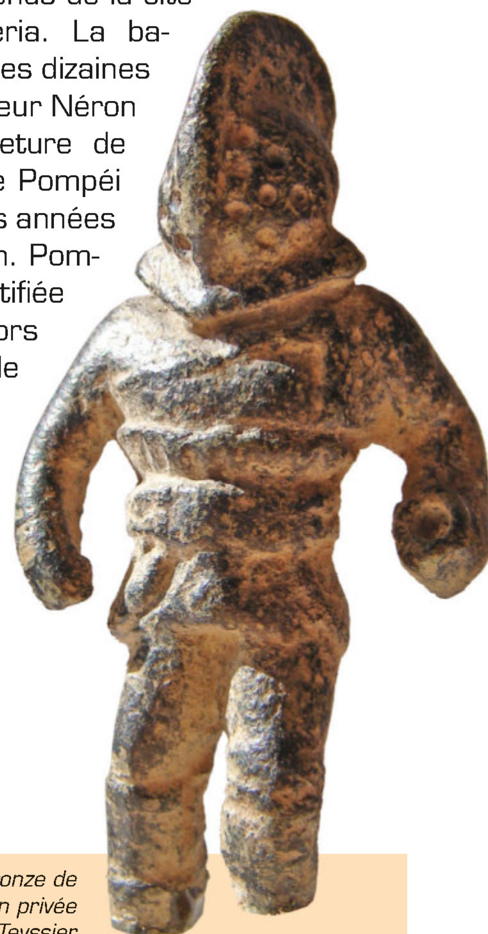


Statuette en plomb d'un mirmillon montée sur roulette. Jouet pour enfants. Col. Privée. © E. Teyssier


Rixe dans l'amphithéâtre de Pompéi. Peinture murale. Musée de Naples.

La violence autour de l'arène

Mais le fait d'aiguillonner la passion des Romains pour le combat n'est pas toujours sans conséquence. À l'image de nos matchs de foot, les combats de gladiateurs attisent les haines qui opposent souvent des cités voisines. Chacune à son école, ses champions et ses supporters surexcités. Ainsi, en 59 ap. J.-C., une terrible rixe oppose les spectateurs de Pompéi à ceux venus de la cité voisine de Nuceria. La bagarre ayant fait des dizaines de mort, l'empereur Néron décrète la fermeture de l'amphithéâtre de Pompéi pendant plusieurs années à titre de punition. Pompéi en sera mortifiée et devra dès lors se contenter de chasses et de compétitions athlétiques.


Statuette en bronze de secutor. Collection privée © E. Teyssier

achètent un « *libellus munerarius* » avant le spectacle. Il s'agit de feuilles volantes réalisées sur papyrus où le programme des réjouissances est indiqué. Sur ces programmes, le palmarès de chaque gladiateur est rappelé avec le prix payé par l'éditeur pour chaque combattant.


Gobelet en céramique orné d'un combat secutor vs rétiaire. Musée de Tongres. © JVDH


Escaliers extérieurs de l'amphithéâtre de Pompéi. © onairda


La rixe de l'amphithéâtre de Pompéi en 59.



Un amphithéâtre pour Rome

Rome a dû attendre longtemps pour bénéficier d'un amphithéâtre digne de la capitale du monde. Si Pompéi possède un amphithéâtre en dur autour de 70 av. J.-C., les sénateurs de Rome ont longtemps retardé la construction d'un tel édifice dans la ville éternelle.



Vue des galeries souterraines du Colisée. © E. Teyssier

Pourtant, les combats de gladiateurs existent depuis longtemps. D'abord donnés sur le forum, il faut monter et démonter des gradins de bois à chaque occasion. Mais l'espace restreint se révèle rapidement insuffisant pour accueillir une foule toujours plus importante. Aussi, les gladiateurs utilisent ensuite le circus maximus. Mais si cet immense monument peut accueillir beaucoup de monde, il est avant tout destiné aux courses de chars. Aussi, sa piste très allongée ne permet pas de voir l'ensemble des combats comme dans un amphithéâtre conçu à cet effet. En 27 ap. J.-C., un organisateur de spectacle construit sur ses deniers un immense amphithéâtre en bois pour répondre aux attentes du public romain. Hélas, conçu à l'économie par un homme cupide, le monument s'effondre en faisant des milliers de morts et de blessés. Face à ce drame, un autre amphithéâtre est construit à l'intérieur des murs de Rome. Mais lui aussi est réalisé en bois et il brûle entièrement sous le règne de Néron.



Le Colisée. © E. Teyssier

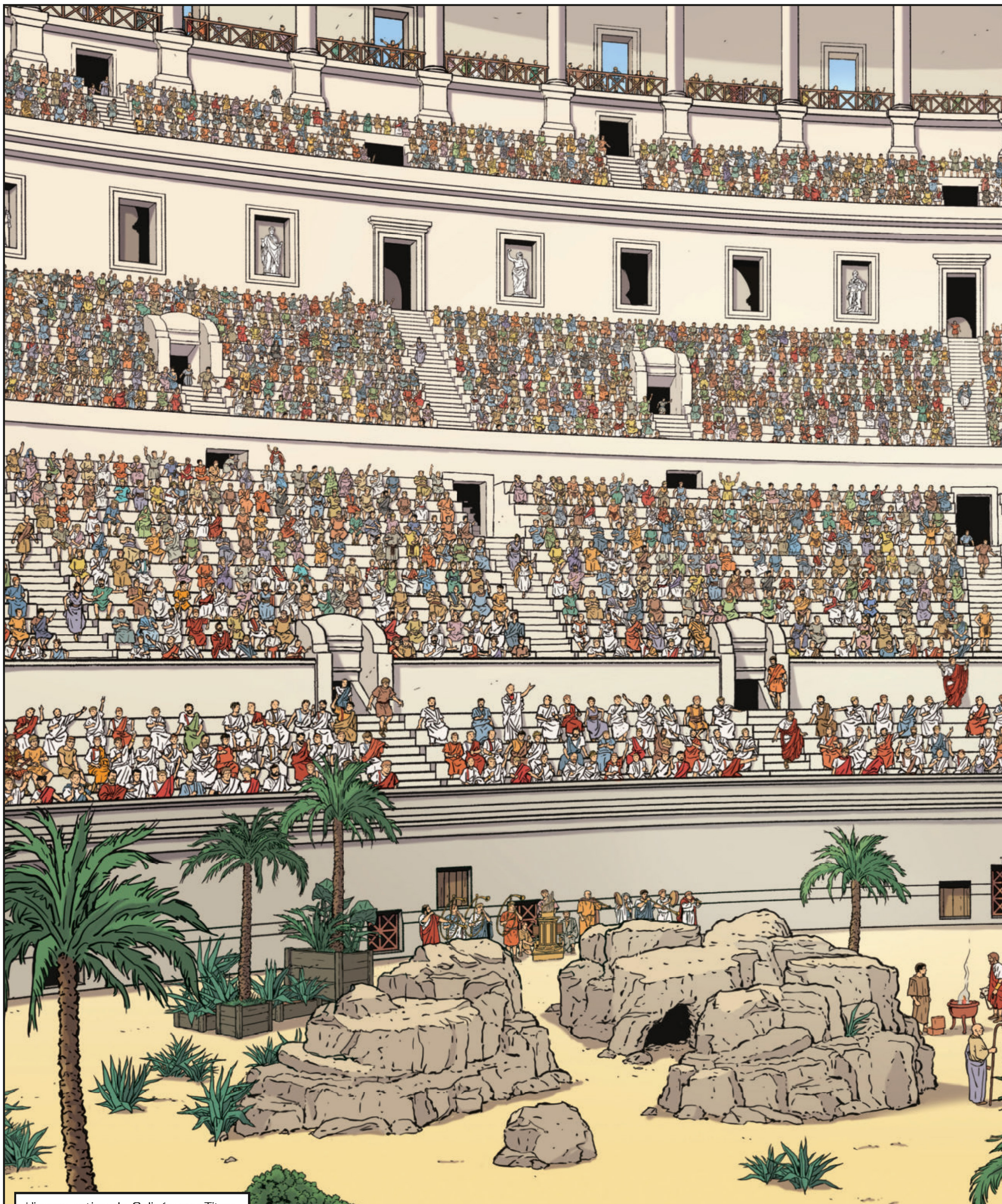
Le Colisée, le plus grand amphithéâtre du monde.

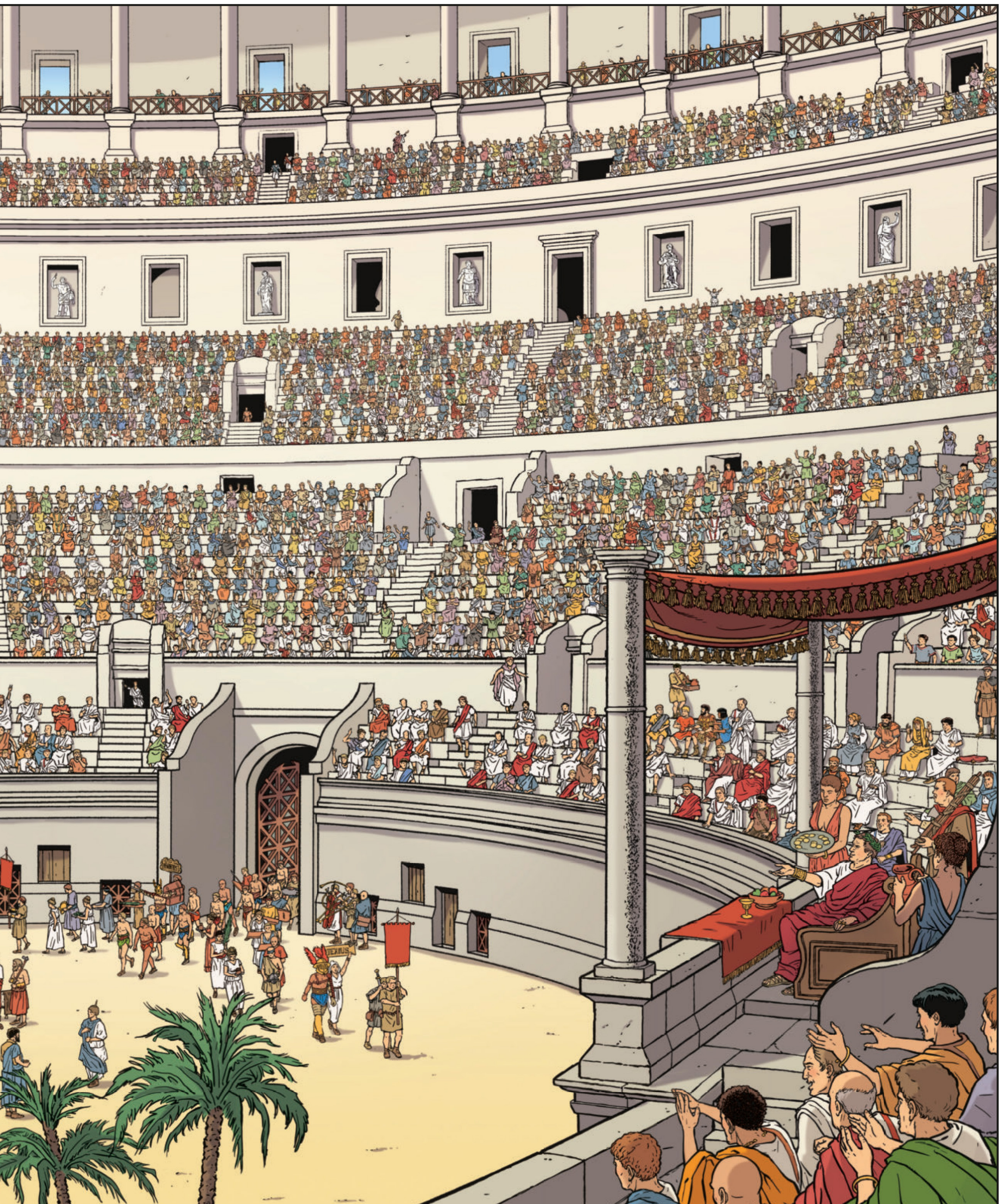
Finalement, Vespasien, premier empereur de la dynastie des Flaviens entreprend de construire le plus grand amphithéâtre du monde entre 70 et 80. Le projet est éminemment politique puisqu'il s'agit de bâtir un monument destiné au peuple sur les terrains que Néron s'était approprié pour bâtir son palais. Ainsi, un empereur populaire restitue ostensiblement aux Romains un bien dont ils ont été dépouillés par un tyran.

Surnommé bien plus tard le Colisée, à cause du voisinage d'une statue colossale, ce monument peut accueillir jusqu'à 50000 spectateurs. Mais la taille n'est pas le seul élément extraordinaire du Colisée. Achevé tardivement sous le règne de Titus, cette construction bénéficie de toute l'expérience acquise dans la conception de ce type d'édifice. Sans doute conscient des risques que représente une foule exalté, les architectes de Vespasien ont multiplié le nombre de sorties. Au-dessus des gradins, de vaste voiles sont manœuvrées par des marins de la flotte impériale. Ce velum qui préserve le public des rayons du soleil est très apprécié des Romains, mais on le retrouve sur l'ensemble des amphithéâtres de l'empire. En revanche, une particularité du Colisée tient au grand nombre de monte-charges qui relient les souterrains de l'amphithéâtre à la piste. Par un système de cabestans, des cages, mais aussi des éléments de décors peuvent ainsi jaillir sur le sable de l'arène.

Monte-charges qui relient les souterrains de l'amphithéâtre à la piste.




L'inauguration du Colisée par Titus.



Un spectacle normalisé et codifié.

Une journée dans l'amphithéâtre, que ce soit à Rome ou dans une cité de province, répond toujours au même rituel codifié.



Mosaïque des thermes de Kos. Venatores © E. Teyssier

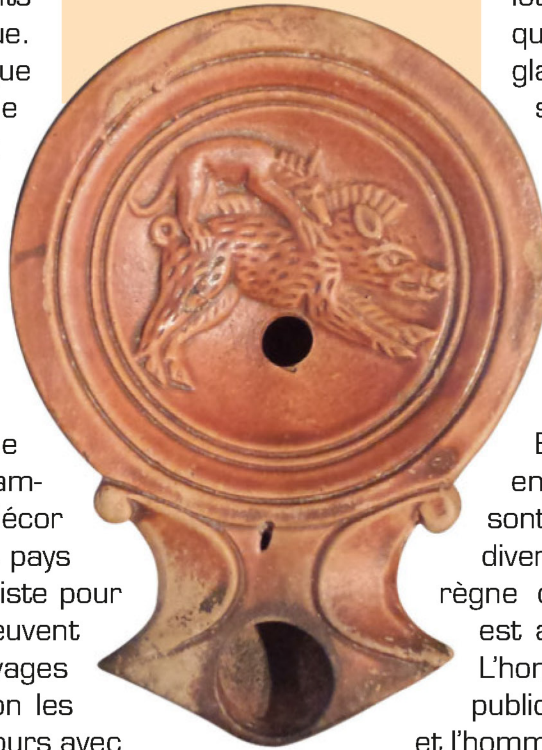
Tout commence le matin par une cérémonie religieuse dédiée aux dieux de la cité. Les prêtres procèdent ainsi à des sacrifices rituels sur des autels. Rien d'important ne se fait à Rome sans y intégrer les dieux, et ces jeux, offerts par l'empereur ou par un notable provincial, revêtent toujours un aspect officiel et sacré.

Un monde souterrain

Sous les pieds des prêtres qui foulent le sable de l'arène, tout un monde souterrain s'active et se prépare. Les sous-sols de l'amphithéâtre ressemblent à un immense labyrinthe faiblement éclairé qui raisonne de cris et de rugissements. Une épouvantable odeur imprègne ce monde invisible. Dans les entrailles du monument, une foule d'esclaves et de contremaîtres préparent des animaux sauvages qui s'agitent dans leurs cages étroites. Lorsque l'éditeur en a les moyens, il s'efforce de faire venir des créatures extraordinaires depuis les confins de l'immense empire. Des lions, des panthères, des autruches ou des éléphants. Ils sont ainsi capturés et ramenés à prix d'or jusqu'à Rome ou dans quelques grandes villes. Mais le plus souvent, on se contente des fauves qui prospèrent partout, tels que les loups, les aurochs ou les ours. Beaucoup sont morts en chemin et il faut que les survivants fassent bon effet devant un public toujours plus exigeant. Loin de l'Afrique ou de l'Orient, ces pauvres bêtes sont effrayées mais personne ne prête attention à leur sort. La réussite des chasses qui doivent débuter dans un instant constitue la seule préoccupation des hommes qui s'activent autour des fauves. Des chariots énormes tirés par des bœufs transportent les créatures les plus dangereuses. Les chars se placent contre de grands monte-charges ou à la base de grands plans inclinés



grillagés. Sans ménagement, les animaux sont contraints d'avancer à coups de pique. Lorsque retentit une longue sonnerie de trompette, le spectacle commence enfin et plus rien ne doit l'interrompre.


Lampe à huile représentant un combat entre un chien et un sanglier. Musée de Leyde (Nl.) © E. Teyssier

Venationes, les chasses

C'est par les chasses que débute une journée dans l'amphithéâtre. Souvent, un décor évoquant des forêts ou des pays lointains est installé sur la piste pour l'occasion. Les chasses peuvent opposer des bêtes sauvages entre elles. Généralement on les enchaine deux par deux, un ours avec un taureau par exemple, afin de les obliger à s'entredéchirer. Plus les animaux sont exotiques, plus grande sera la popularité de l'éditeur. Lors de l'inauguration du Colisée, l'empereur Titus est acclamé par les Romains lorsque ces dernier voient apparaître un rhinocéros sur le sable de l'arène. Lorsque les animaux ne s'entretuent pas entre eux, ce sont des chasseurs professionnels qui s'en chargent: les venatores. Comme les gladiateurs, ce sont des professionnels entraînés qui affrontent les fauves. Certains se servent d'épieux de chasse, d'autres d'arc et de flèches ou de javelots, mais le public apprécie encore plus ceux qui affrontent les bêtes au plus près avec un glaive et un bouclier. Même si certains chasseurs sont célèbres, leur réputation est loin d'égaler celle des gladiateurs. Mais il faut attendre l'après-midi pour voir paraître les héros de l'arène.

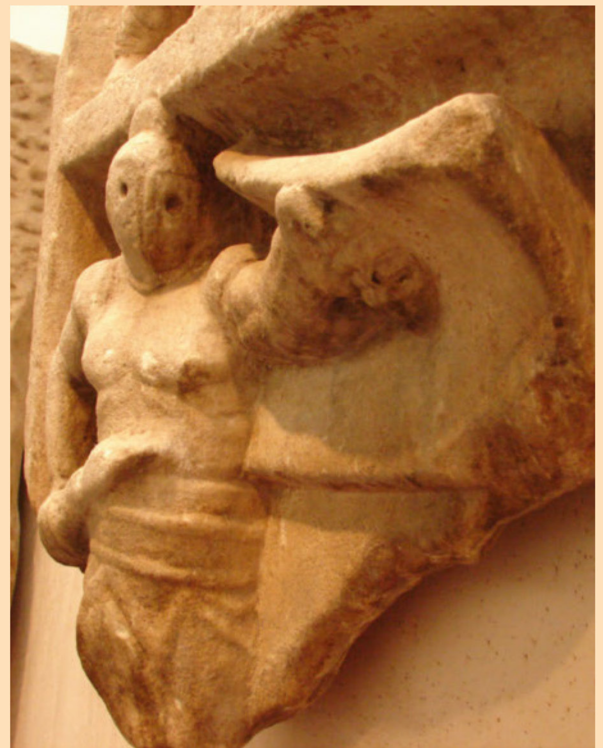
Les exécutions capitales.

Entre les chasses et les gladiateurs, il y a encore les meridiani. Ces condamnés à morts sont exécutés à midi suivant des supplices très divers et souvent mis en scène. Ainsi, sous le règne de Néron un condamné déguisé en Icare est attaché à un fil tendu au-dessus de l'arène. L'homme, muni d'ailes, semble voler au-dessus du public. Arrivé au-dessus de la piste, le fil est coupé et l'homme se fracasse juste devant la tribune de l'empereur qui reçoit du sang sur lui. Une autre fois, c'est Dédale qui est lâché dans un labyrinthe où se trouve un ours. Sur les gradins le public peut voir où se trouve l'animal mais pas le condamné. Les condamnés peuvent aussi être brûlés vifs, jetés aux lions, quand on en dispose, ou livrés à des taureaux furieux. Malgré cette débauche d'imagination et contrairement à une idée très répandue, les Romains attachent peu d'importance à ces exécutions. Suétone juge même sévèrement l'empereur Claude qui prend plaisir à ce spectacle morbide. Pendant ce temps, le public a déserté les gradins pour aller se restaurer dans les petites boutiques qui pullulent tout autour de l'amphithéâtre.



Les combats de l'après midi.

Une fois les derniers condamnés à mort expédiés, le public se hâte de rejoindre sa place sur les gradins. Offert par l'empereur ou un homme politique de haut rang, le spectacle est gratuit mais on ne s'installe pas là où l'on veut.



Bas relief du musée de la civilisation romaine à Rome. Secutor chargeant avec son bouclier en avant, III[e] siècle. © E. Teyssier

Tout est une question de statut social, et chacun tient à montrer son rang. L'amphithéâtre est fait pour voir et être vu car les gradins constituent une représentation inversée de la société. Plus on est haut dans l'amphithéâtre, plus on est bas dans la société. Mais peu importe, le monument est conçu pour que chacun puisse voir le spectacle confortablement. Avec l'après midi commence le moment tant attendu de l'entrée des gladiateurs. Chacun a son champion sur qui il a parfois parié de fortes sommes. Les musiciens sont là pour faire monter la tension. Le crieur public (*praeco*) vante les mérites de chaque gladiateur et le public crie ses encouragements. Puis des personnalités connues sont invitées à constater que les armes qui seront utilisées sont bien tranchantes et acérées. Le sang va couler et certains gladiateurs ne seront pas renvoyés debout. Pourtant, sur le sable du Colisée ou sur celui des trois cents amphithéâtres de l'Empire, les combats qui se déroulent sont loin de ceux du temps de Spartacus. À présent et durant tout le Haut Empire romain, les gladiateurs sont des stars adulées. On s'arrache les objets réalisés à leur gloire et le nom de certains combattants est connu dans tout l'Empire. Dans ces combats où les armes sont réelles (ce qui n'est pas toujours le cas), ils risquent une blessure grave voire la mort. Mais pour les grands champions ce risque est limité. Ils valent trop cher et même vaincus, le peuple exige souvent la grâce des gladiateurs célèbres. Ce sont surtout les jeunes combattants (*tirones*) sans palmarès qui prennent le plus de risques. On estime en effet que les combats ne sont fatals que dans dix pour cent des cas à cette époque. L'empereur ou l'éditeur de province peut alors montrer qu'il se soumet aux désirs du peuple en renvoyant le vaincu debout (*missio*).



Bas-relief de Fiano Romano. Thrace victorieux d'un hoplomaque. Vers 25 av. J-C.

Des empereurs proches du peuple, l'inauguration du Colisée.

Une fois achevé, l'empereur Titus a pu inaugurer l'immense monument voulu par son père. Les spectacles offerts par l'empereur sont alors splendides. Les gladiateurs les plus fameux de l'Empire défilent sous les yeux du public dans une pompa fastueuse, au son des trompettes.



Plaque en terre cuite représentant un mirmillon victorieux qui brandit le bouclier de son adversaire thrace. Ce dernier demande sa grâce, une main derrière le dos et l'index pointé vers le ciel © JVDH



Musiciens, arbitre et gladiateurs sur une mosaïque de Zliten conservée au musée archéologique de Tripoli (Libye). © E. Teyssier

Des décors somptueux ont été mis en place et des animaux venus de loin rugissent déjà dans le sous-sol. Mais au-delà de la débauche de moyens consentie pour le plaisir de la plèbe, ce que les Romains apprécient le plus c'est la bonhomie de l'empereur. L'empereur est comme eux, un passionné de gladiature. Comme une partie du public il est favorable aux thraces et il n'hésite pas à parier sur ses champions. Mais si c'est le mirmillon qui l'emporte, les partisans des grands boucliers peuvent laisser éclater leur joie. Titus n'est pas un tyran comme Caligula ou Néron, il se contente de sourire de la défaite de son favori et récompense comme il se doit son adversaire. Le peuple est satisfait de cette attitude et Titus est très populaire car il donne satisfaction à la plèbe. C'est ce qui fait dire à Juvénal que les « enfants de Rémus… ne souhaitent plus que deux choses : du pain et des jeux ! ».



Alix en gladiateur victorieux. Derrière lui, un panneau indiquant son palmarès.

Un mythe vivace : « Le pouce retourné »

Même si ces combattants d'exception sont dressés pour regarder la mort en face, la gladiature de l'époque impériale n'est pas la boucherie habituellement représentée au cinéma. Au contraire, les Romains recherchent le suspens, le courage des combattants et la variété de leurs techniques. Ce frisson dure jusqu'à l'instant ultime où chaque spectateur a le sentiment de contribuer à la grâce du héros malheureux ou à la condamnation du lâche. Sur ce point, il faut tordre le cou au cliché le plus fameux de la gladiature. Mille fois représenté dans les tableaux du XIXe siècle, les péplums, les séries télés, ou les romans historiques, le geste de la mort n'est pas celui que l'on imagine. Lorsque le gladiateur blessé ou épuisé s'avoue vaincu et qu'il demande grâce, aucun Romain ne retourne son pouce vers le bas ni vers le haut. Ce geste universellement connu repose en fait sur la mauvaise traduction d'un seul et unique texte de l'écrivain romain Juvénal. Le responsable de cette erreur d'interprétation est le peintre Gérôme qui en tire un tableau célèbre « Pollice verso » (1872) et les péplums ont ensuite fait le reste. Si l'on y réfléchit un peu, le seul fait de comptabiliser un tel « vote » manifesté par des dizaines de milliers de mains est peu crédible. Pourtant, avant de prendre sa décision, l'éditeur, qui est toujours un homme politique, doit absolument tenir compte de l'avis du public. Ce dernier demande la mort moins souvent qu'on ne le pense et l'expression de la clémence populaire prend alors une forme bien visible. Ce geste nous est révélé par Martial. D'après lui, c'est en agitant une serviette (mappa) que les Romains demandent à l'éditeur des jeux de renvoyer (vivant) le vaincu. Les serviettes de Martial constituent une solution pratique qui est toujours utilisée dans le monde de la tauromachie pour accorder un trophée au torero.



Un provocator vaincu attend le verdict du public et de l'éditeur. © Vincent Chambon.

En effet, bien plus que le pouce retourné, le fait d'agiter une serviette blanche permet à l'éditeur de jauger la tendance du public à chaque demande de missio. Ce point est important, car la décision souveraine de l'éditeur doit être conforme à la volonté du peuple. S'il fait égorger un gladiateur que le public veut sauver il est taxé de cruauté. S'il renvoie un homme condamné par la foule il peut être accusé d'avarice. Dans les deux cas, son verdict serait ressenti comme une grave injustice par le peuple qui se sentirait privé d'un pouvoir qu'il est convaincu de détenir. Une fois bien établi, le choix du public est retransmis par l'éditeur au gladiateur victorieux. S'il ouvre sa main avec les doigts dirigés vers le vaincu, c'est la mort. S'il ferme son poing, c'est la vie pour le vaincu qui est alors renvoyé debout.



Gérôme, Pollice verso, 1872. Musée de Phoenix Arizona.

Les arbitres dans les combats : Summa et secunda rudis

S'il est un acteur de la gladiature que le cinéma ne représente jamais, c'est bien l'arbitre. Chaque combat est en effet accompagné de personnages, le summa et le secunda rudis. Ces deux hommes ne sont pas là pour sanctionner un mauvais coup comme à la boxe. Leur fonction tient plus au fait de témoigner de la réalité de l'engagement. En effet, entraînés dans les mêmes écoles, les gladiateurs se connaissent et ils pourraient faire semblant de s'affronter. Aussi faut-il un œil expert et être au plus près du combat pour garantir qu'il n'y a aucune entente entre les protagonistes. Armés de leur seul bâton (rudis), les arbitres peuvent aussi à tout moment interrompre l'affrontement. C'est le cas, par exemple, quand un rétiaire contraint un secutor à abandonner son bouclier. L'arbitre intervient alors pour stopper l'action en empêchant le secutor de le récupérer. Le combat est ensuite relancé avec un avantage pour le rétiaire et la nécessité pour le secutor de montrer sa technique et son courage.

À la fin du combat, l'arbitre joue sans doute un rôle important dans la décision finale du public et de l'éditeur quant au sort qu'il convient de faire au vaincu. Le vaincu ayant montré les qualités de courage et de professionnalisme que l'on attend est renvoyé vivant. S'il a mal combattu ou a montré de la faiblesse, il est frappé à mort par le vainqueur. Ce dernier l'achève rapidement d'un coup fatal porté au cœur. Mais une autre solution est possible, le match nul. En effet, quand les deux combattants ne sont pas parvenus à se départager, l'éditeur peut proclamer un stantes missi. Cette formule signifie que les deux hommes soient « renvoyés debout ». Dans ce cas, il n'y a ni gagnant ni perdant.



Médaillon de Cavillargues: Combat entre le rétiaire Xantus et le secutor Eros issus de l'école des Césars. Deux arbitres sont là et indiquent que le duel se termine par un match nul (Stantes missi). Musée de Nîmes. © Vincent Chambon.



Lampe à huile du Ier siècle. Un mirmillon vaincu par un thrace demande l'arrêt du combat. Musée archéologique de Lyon. © E. Teyssier



Le praeco (crieur public) demande le silence tandis que le mirmillon vaincu attend le verdict de l'éditeur. Grands jeux romains de Nîmes. 2017. © Marilyn Paléri

Le «ludus maximus» de Rome

Dans le cas de Rome, le Ludus Maximus (la grande école des gladiateurs) est conçu dès l'origine comme une annexe de l'amphithéâtre directement reliée au Colisée par un tunnel.



Deux provocatores à l'entraînement avec un doctor. © Vincent Chambon.

C'est dans ce bâtiment, dont les vestiges sont encore visibles, que les gladiateurs s'entraînent devant un public attentif. Comme des parieurs qui vont voir trotter les chevaux avant la compétition, les amateurs viennent observer les progrès ou la forme de leur champion. Comme dans le ludus de Pompéi ou dans ceux de toutes les cités de l'Empire, les combattants entretiennent leur forme physique et répètent inlassablement les mêmes gestes devant le poteau de bois. Parlant d'une femme gladiatrice à l'entraînement, Juvénal la décrit ainsi dans une de ses satyres. « Qui n'a vu les entailles du poteau (palus)? Elle le creuse à grands coups de glaive de bois et de bouclier, attentive à exécuter toute la série des commandements ».

Ces commandements sont donnés par des doctores, des entraîneurs respectés par les autres gladiateurs. Ces doctores sont en effet d'anciens combattants parvenus jusqu'au terme de leur contrat et ayant reçu le rudis (glaive de bois) qui symbolise leur retour à la liberté. Mais il est difficile de sortir du monde de la gladiature. Plutôt que de retrouver la vie civile ou ils seraient considérés comme des parias, ces gladiateurs expérimentés mettent leur expérience à profit en transmettant leurs techniques aux jeunes recrues. Il est intéressant de constater que l'on n'est jamais entraîneur de « gladiateurs ». Les inscriptions montrent bien que chaque armatura possède son propre doctor spécifique. Leurs conseils sont précieux pour les gladiateurs en activité. Comme la gladiatrice de Juvénal, ils ne ménagent pas leurs efforts car ils savent que la sueur économise le sang. Aussi, en écoutant les conseils de leurs prédécesseurs, ils espèrent tous connaître la gloire et la fortune.

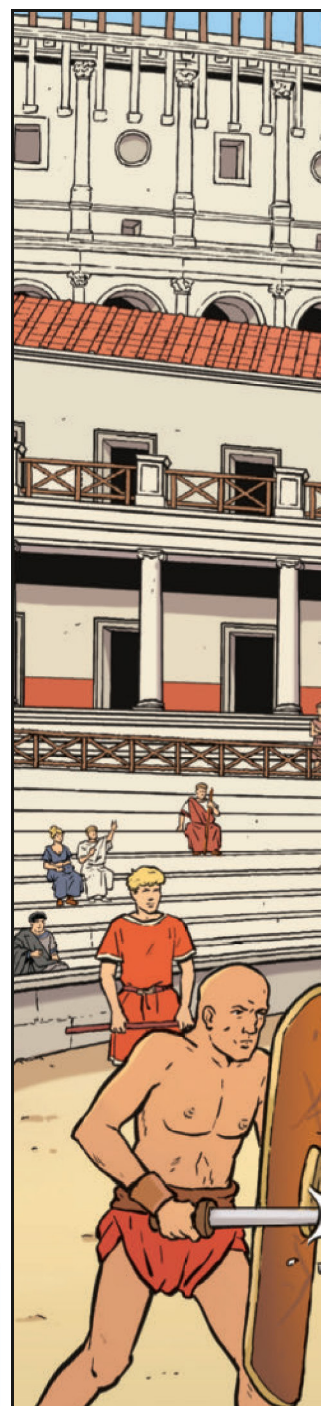
Les naumachies, une autre forme de gladiature.

Les naumachies (du grec « combat naval »), constituent un spectacle rare et donc très apprécié. La première naumachie est organisée par Jules César lors de son quadruple triomphe en 45 av. J.-C. Ses conquêtes ayant été marquées par plusieurs victoires sur mer, le dictateur a voulu les célébrer avec faste en les reconstituant sous les yeux des Romains. Son successeur Auguste fait de même pour les mêmes raisons. Pour cela, il réunit trente galères sur un vaste bassin aménagé à cet effet à Rome. Ce spectacle est suffisamment important pour que le premier empereur de Rome rappelle cet exploit dans son testament politique. Pour ces spectacles, les organisateurs n'utilisent certainement pas de véritables gladiateurs. En effet, la reconstitution d'une bataille navale demande beaucoup d'acteurs et le recours à des gladiateurs professionnels sur l'eau entraînerait un coût colossal. César et Auguste ont donc probablement profité de leurs nombreux prisonniers de guerre, dans une prestation beaucoup plus couteuse en vies que les combats classiques.

Seule Rome dispose de monuments de spectacle spéci-



Statuette en terre cuite représentant un mirmillon Ier-IIe siècle. Musée de Tongres © JVDH

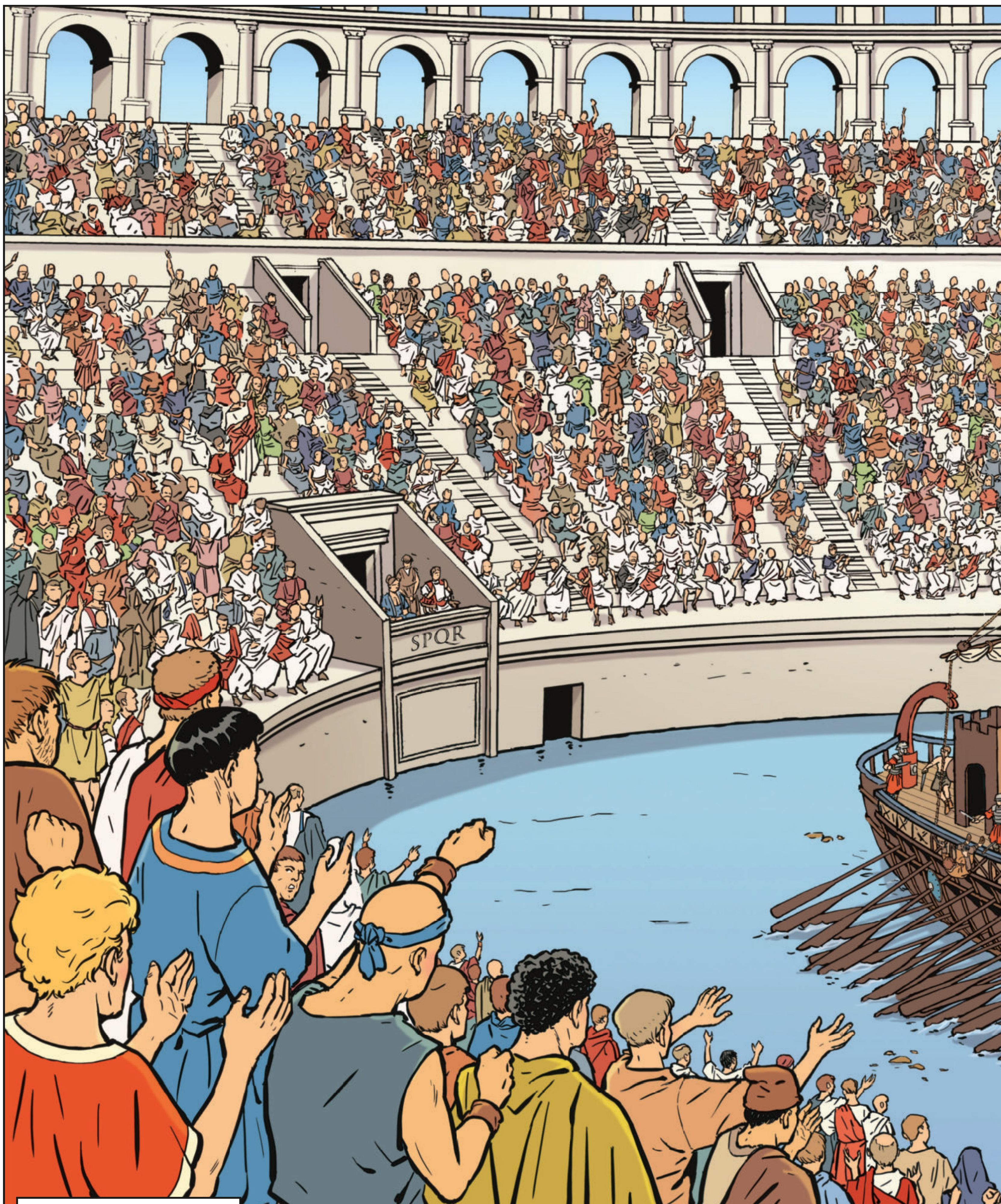


fiquement dédiés à ces reconstitutions de combats navals et encore ne sont ils que très rarement utilisés. On sait que Trajan a fait construire un bâtiment de ce type au Vatican mais les sources manquent à ce sujet. Le plus souvent, les naumachies sont organisées sur un lac. C'est ce que fait l'empereur Claude sur le lac Fucin. C'est à cette occasion, et à cette occasion seulement, que les combattants prononcent la fameuse phrase « Avé César ceux qui vont mourir te saluent ». Claude ayant répondu « ou ne vont pas mourir », tous les « gladiateurs » ont jeté leurs armes croyant que l'empereur les avait graciés.

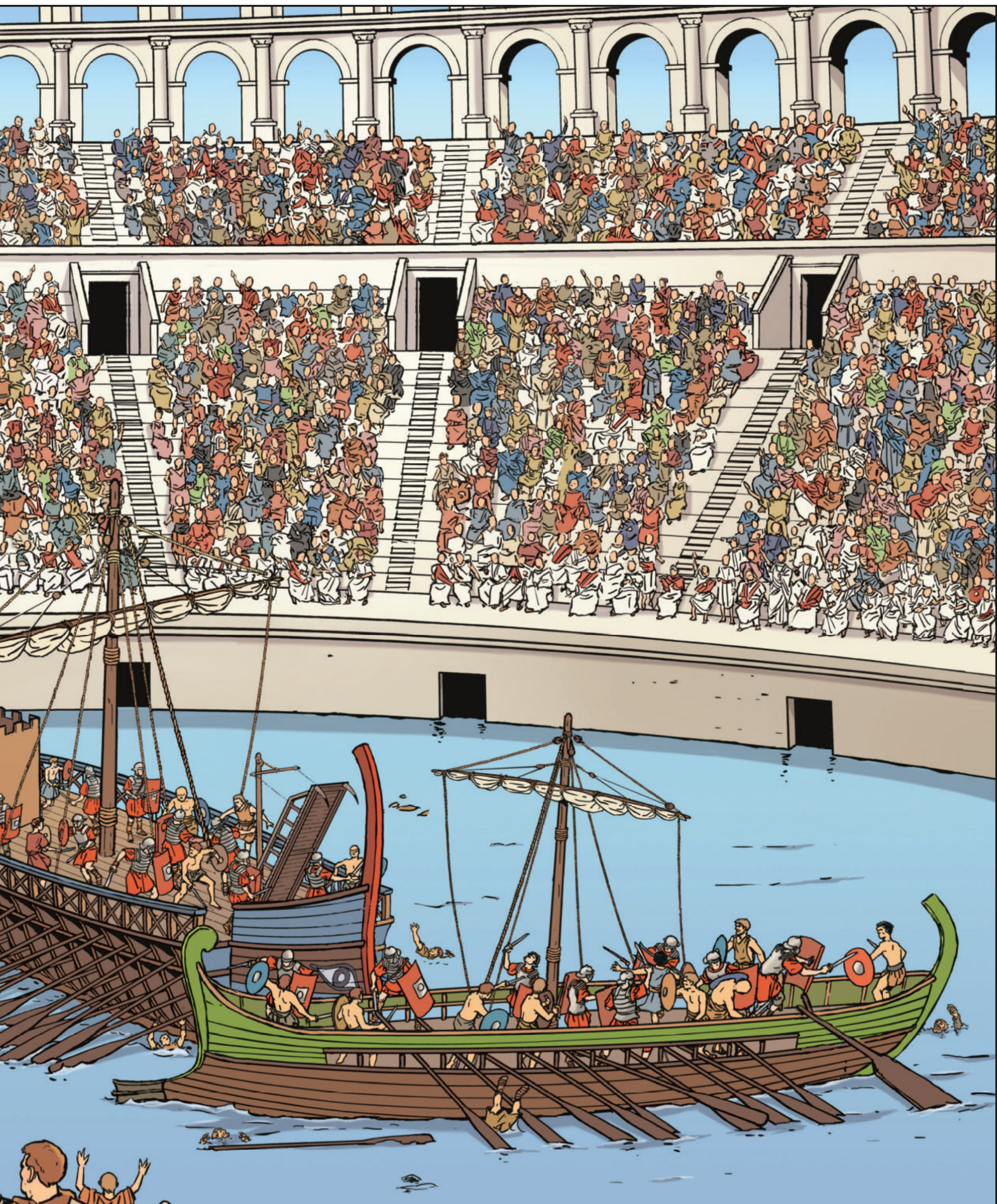


Ludus Maximus Rome. À gauche les logements des gladiateurs. À droite l'arène d'entraînement. © Marilyn Paléri

Gladiateurs à l'entraînement au ludus maximus.



Spectacle de naumachie à Rome.



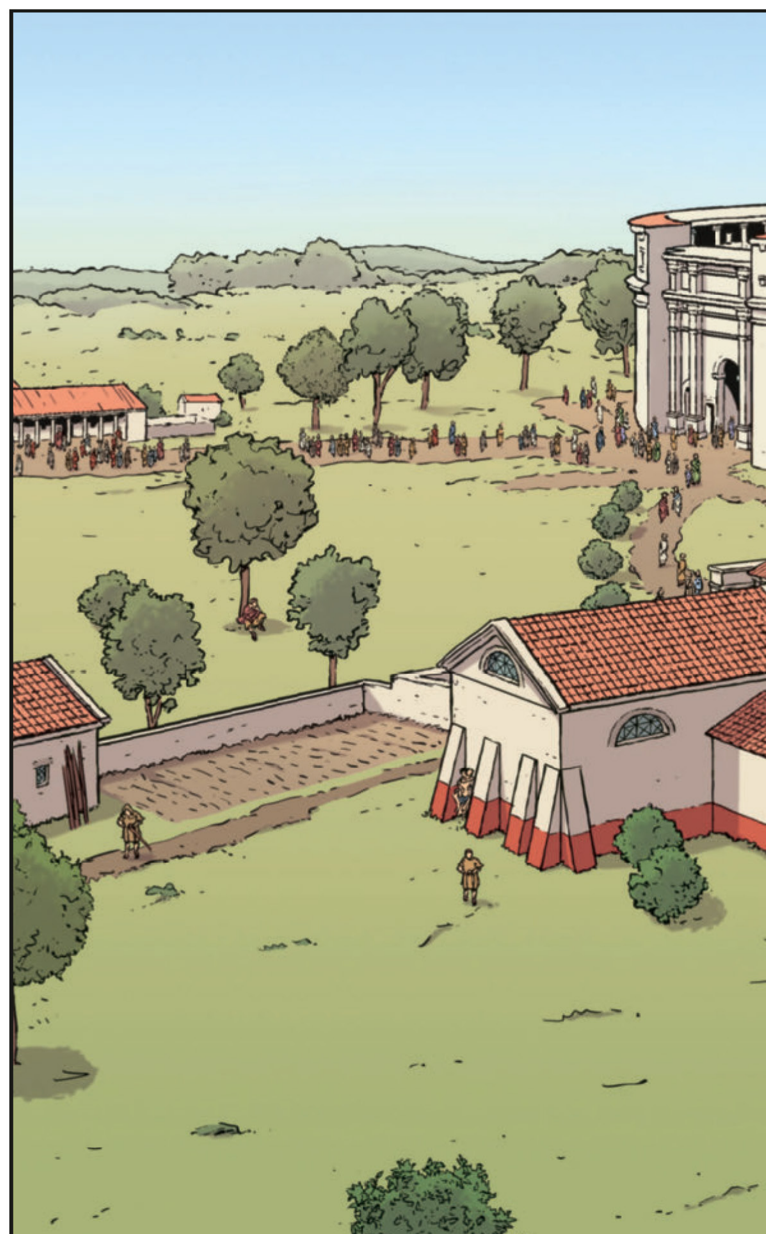


Casque de provocator. Musée de Naples. Ces casques sont très proches des casques de légionnaire de l'époque impériale. © E. Teyssier

le premier ajoutant sa fougue au second et apprenant de lui à savoir se garder ».

Un entraînement rigoureux au combat individuel

Cette pratique se poursuit pendant au moins quatre siècles. À la fin du IVe siècle ap. J.-C, Végèce fait encore le lien entre l'entraînement des soldats et celui des gladiateurs. Témoin de l'affaiblissement des techniques militaires des Romains de son temps, cet auteur recherche dans le passé les spé-



Ce manque de professionnalisme montre bien que les hommes condamnés à participer aux naumachies ne sont pas de véritables gladiateurs mais des esclaves ou des repris de justice contraints à participer à ces exhibitions à grand spectacle.

Lors de l'inauguration du Colisée, Titus offre ce spectacle en inondant la piste du nouvel amphithéâtre. Mais cette naumachie demeure unique en ce lieu car la construction des sous-sols pourvus de machines complexes rend ensuite le Colisée impropre à cet usage. En province, seul l'amphithéâtre de Vérone en Italie et de Mérida en Espagne semblent posséder des bassins qui ont pu être destinés à des naumachies. Cependant, dans les deux cas, ces aménagements sont plus étroits que l'arène et peu profonds. De ce fait, ils n'ont pu accueillir que de petites batailles navales organisées avec de simples barques.

Les gladiateurs, maîtres d'armes des légionnaires

Dès 105 av. J.-C., les entraîneurs de gladiateurs sont mis à contribution pour enseigner l'art du combat individuel aux légionnaires. Cette pratique se met en place au lendemain d'une terrible défaite des armées romaines à Arausio (Orange), face aux Cimbres et aux Teutons. D'après l'historien romain Valère Maxime, « la théorie du maniement des armes fut enseignée aux soldats à partir du consulat de P. Rutilius, collègue de Cn. Mallius. Sans qu'aucun général avant lui n'en eut donné l'exemple, il fit venir des doctores en gladiature du ludus de Cn. Aurelius Scaurus et adapta dans nos légions une méthode plus précise de parer et de porter les coups. Il combina ainsi le courage et l'art militaire, de manière à les fortifier l'un par l'autre,

cificités techniques qui ont fait la force des anciennes légions. Il donne à ce propos une description précise qui vaut pour les légionnaires comme pour les gladiateurs : « Les anciens, d'après le témoignage des livres, dressèrent les conscrits au genre d'exercices suivant : ils leur mettaient entre les mains des claies d'osier, arrondies en forme de bouclier mais d'un poids double de celui d'un bouclier ordinaire. Puis au lieu de glaive, un bâton d'un poids également double. Ainsi équipés, on les exerçait, matin et soir, au poteau (palus). L'habitude du poteau est d'un grand secours pour le soldat et pour le gladiateur. De tous ceux qui, sur l'arène ou en rase campagne, se sont fait un renom, il n'en est pas un seul qui ne se soit adonné à cet exercice. Chaque conscrit fixait en terre son poteau de manière à ce qu'il se tint ferme, et qu'il eut six pieds d'élévation. Vis-à-vis de ce poteau, comme en face d'un adversaire, il simulait des coups sur la tête et sur le visage. Tantôt il menaçait les flancs. Quelquefois il essayait de briser les jambes et les genoux.



Casque d'hoplomaque découvert à Pompéi. Musée de Naples. © E. Teyssier

Vue des arènes et de l'amphithéâtre de Carnuntum (Autriche).



Entraînement de gladiateurs dans un camp de légionnaires.


LEG·
X
GEM·
Les gladiateurs, maîtres d'armes des légionnaires.



Combat mirmillon thrace lors des Grands jeux romains de Nîmes. © Marilyn Paléri

L'amphithéâtre de Nîmes, un monument exceptionnel

Typiquement romain, l'amphithéâtre, que l'on appelle d'abord spectacula, n'a pas d'équivalent dans les autres civilisations antiques. Deux méthodes sont utilisées pour bâtir ce genre d'édifices. Dans les exemples les plus anciens, les gradins s'appuient sur des structures pleines comme c'est le cas à Pompéi. Par la suite les gradins sont supportés par des galeries réalisées en pierre de taille comme c'est le cas au Colisée, à Arles ou à Nîmes.

Si l'amphithéâtre de Nîmes n'est pas le plus vaste du monde romain, il est sans conteste le mieux conservé. Construit à l'extrême fin du Ier siècle, il est seulement postérieur d'une vingtaine d'années au Colisée. Grâce à cela, les arènes de Nîmes bénéficient de toutes les améliorations structurelles apportées au fil du temps par les architectes romains. La prospérité des notables et l'extraordinaire succès des combats de gladiateurs expliquent l'édification de ce gigantesque monument de pierre qui a très probablement été précédé par un édifice en bois. Nous ignorons le nom du riche nîmois qui a offert l'amphithéâtre sur ses propres deniers. Sans doute devait-il être très

Tour à tour s'approchant, s'éloignant, revenant à la charge avec des bonds vigoureux, il déployait devant ce poteau comme autour d'un adversaire réel toute son impétuosité, toute sa puissance d'action. Durant ces épreuves, on recommandait au conscrit d'avoir soin, en portant les coups, de s'effacer suffisamment pour n'être pas atteint ».

Trop souvent méconnue, cette pratique constitue l'un des secrets de la supériorité des armées de Rome face à ses adversaires. Elle permet également de comprendre que la gladiature n'est pas seulement un spectacle brutal, mais aussi une sorte de laboratoire et de conservatoire des techniques de combat romaines. Ainsi, chaque camp de légion possède son propre amphithéâtre de bois. Ces enceintes constituent alors tout autant un lieu de spectacle que d'entraînement pour la troupe.

Avec le temps, ces amphithéâtres de bois deviennent parfois des monuments de pierre lorsque les camps de légionnaires laissent la place à de véritables cités. C'est le cas de Carnuntum en Autriche. Dans cette ville située sur la frontière du Danube, il a été possible d'observer la présence d'un complexe annexe de l'amphithéâtre qui a été identifié comme un ludus destiné à l'entraînement des gladiateurs.

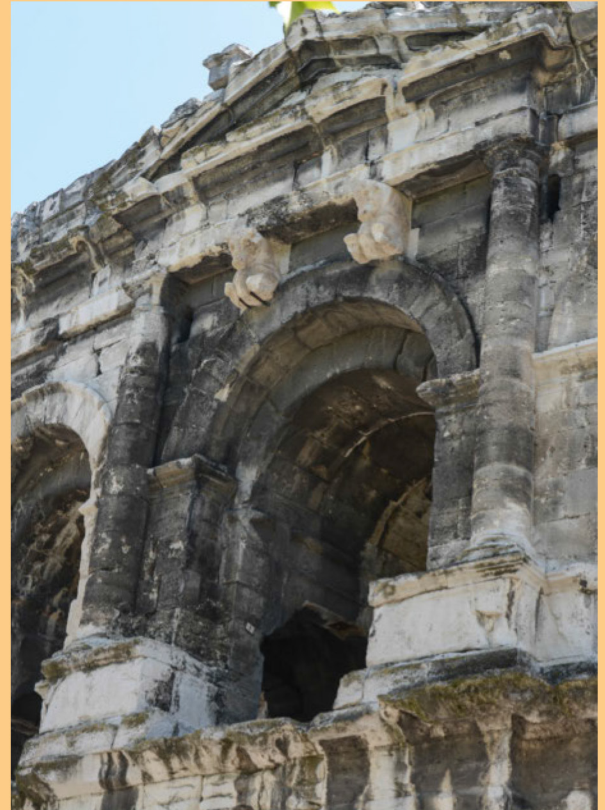


Psychopompe en train d'achever symboliquement un mirmillon vaincu qui n'a pas été grâcié. Il symbolise un démon qui emporte les manes du gladiateur vers les enfers. Grands jeux romains de Nîmes 2017. © Marilyn Paléri.

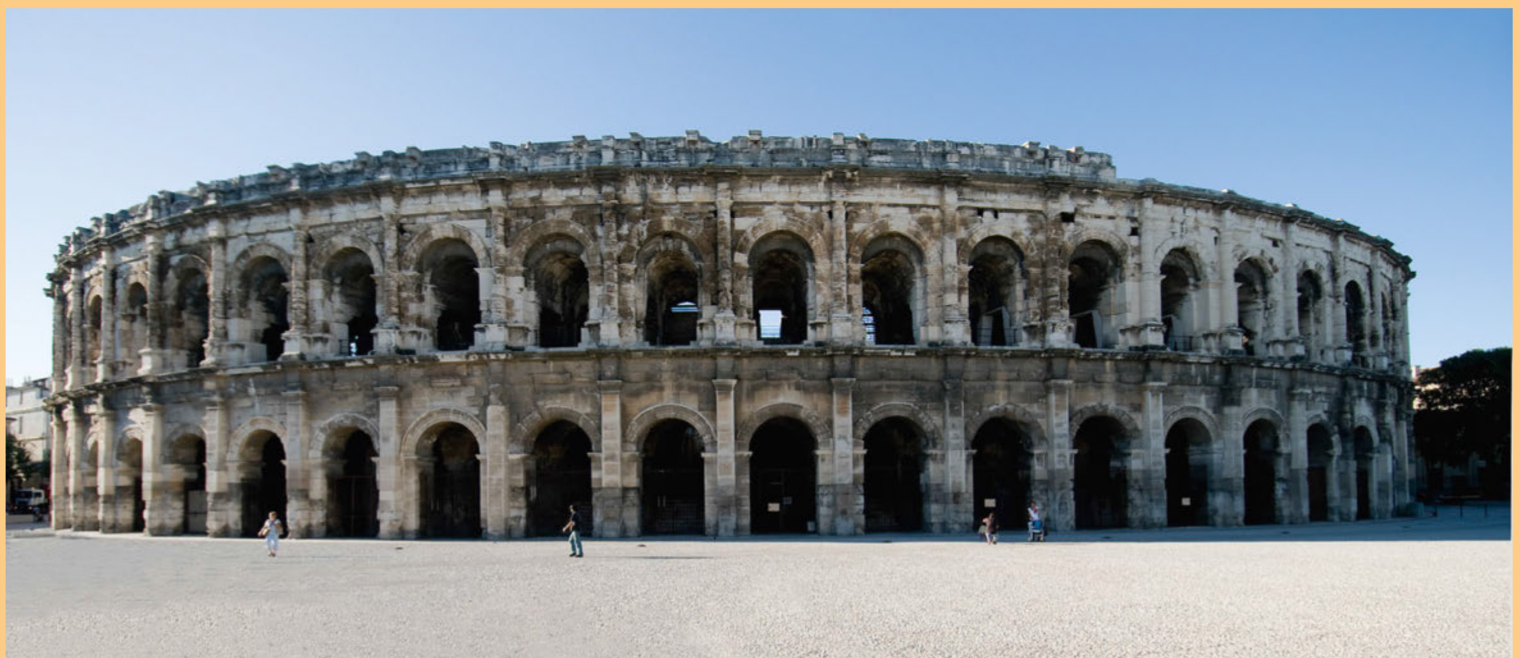


Bas-relief montrant différents couples de gladiateurs opposant des thraces, des mirmillons et des hoplomaques. Il orne le monument funéraire de Scaurus qui avait offert ces combats. Musée de Chieti (It) © JVDH

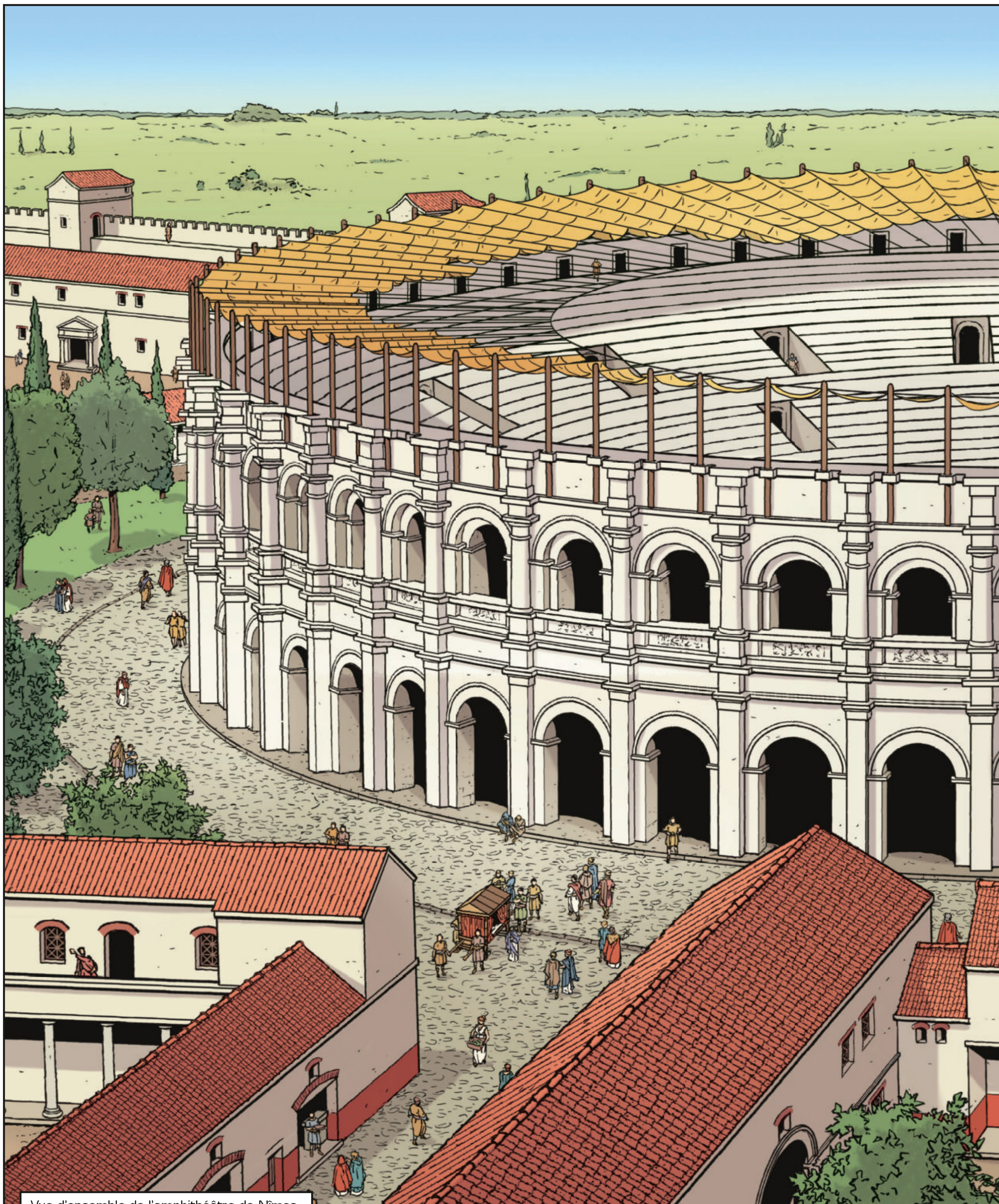
riche, car sur les 300 amphithéâtres connus dans le monde romain, celui de Nîmes compte parmi les vingt plus importants. Élevé avec des pierres provenant des carrières voisines, le monument mesure 133 m de long sur 101 m de large avec une piste de 68 x 38 m. Comme à Rome, le sous-sol de l'arène possède ses propres galeries et son système de monte-charges. La façade extérieure de 21 m de haut compte deux niveaux de 60 arcades. La bordure extérieure conserve encore la plupart des 120 consoles percées d'un trou destinées à recevoir les mâts supportant le velum. Installé à l'intérieur de la ville et en bordure immédiate du rempart, l'amphithéâtre indique au voyageur l'importance de la cité. À l'époque romaine, l'amphithéâtre de Nîmes pouvait accueillir 24.000 spectateurs sur 34 rangées de gradins réparties en quatre zones distinctes appelées maeniana. Chaque zone est desservie par des galeries et des escaliers appelés vomitoires. Ce système remarquable dans sa conception permet encore de nos jours de remplir et de vider l'édifice en un temps record. Cette précaution permet ainsi d'éviter les engorgements et les bousculades dangereuses au sein d'une foule immense, pressée de pouvoir s'asseoir aux meilleures places.

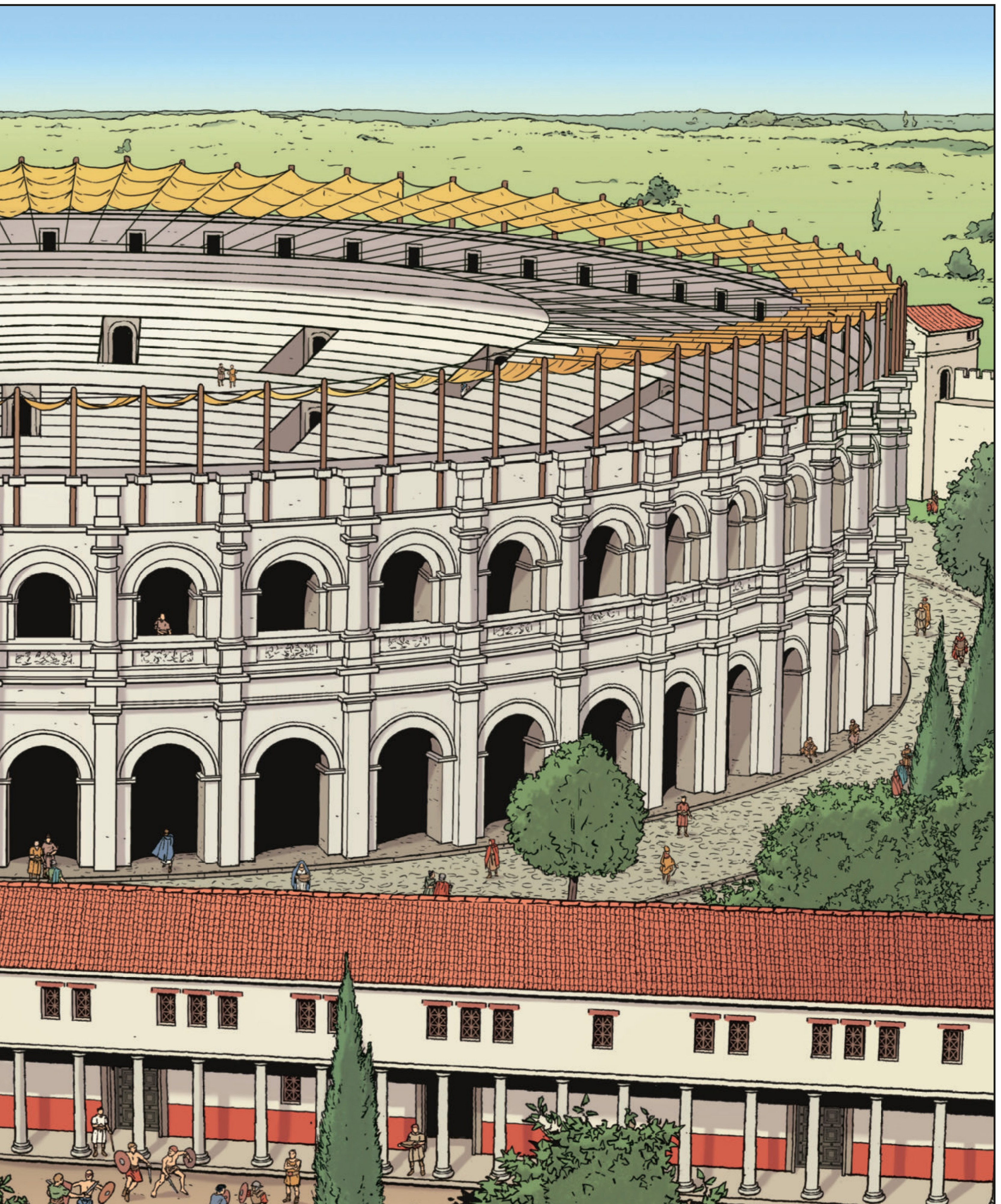


L'amphithéâtre de Nîmes. © Vincent Chambon



Les Arènes de Nîmes. © Sergio Delle Vedove


Vue d'ensemble de l'amphithéâtre de Nîmes.



La fin des gladiateurs



Combat de gladiateurs d'époque tardive. Hierapolis Musée archéologique de Pamukale (Turquie). © E. Teyssier

Cette gladiature technique et les rituels qui l'accompagnent disparaissent à partir du IIIe siècle. Bien plus que les anathèmes des chrétiens, dont l'écho a contribué à forger la légende noire des gladiateurs, ce sont la crise économique, les premières invasions et le déclin des villes qui entraînent leur disparition.

La gladiature est un phénomène essentiellement urbain. Pendant plus de trois siècles, elle a été entretenue par les riches notables des cités soucieux de s'attacher la considération de leurs concitoyens par des combats toujours plus onéreux. Mais cette économie de la gladiature n'a pas résisté à la crise du IIIe siècle. L'appauvrissement des éditeurs et la rétractation des villes entraînent inexorablement la fermeture des écoles et des amphithéâtres de province. Si Rome et quelques grandes villes d'Italie permettent à la gladiature de subsister encore quelques temps, le phénomène a changé de nature. En perdant son caractère technique, la gladiature redevient plus brutale et sanguinaire. Les derniers témoignages disponibles semblent indiquer une disparition progressive des armaturae pour ne laisser subsister que le rétiaire face au secutor ou à l'arbelas.



Mosaïque de la villa Borghèse, IVe siècle représentant un secutor et un rétiaire mis à mort. © Luxerending - shutterstock

La brutalisation de la gladiature.

De toute façon, le public ne recherche plus la subtilité dans ces combats sans quartier qui voient le retour de prisonniers de guerre comme à l'époque de Spartacus. Dès le IVe siècle, on assiste à une véritable « brutalisation » du phénomène. C'est à cette gladiature sanglante et sans merci qu'assistent les auteurs chrétiens. Ils en condamnent la violence dans leurs écrits et faussent ainsi la vision globale de ce phénomène complexe. Au Ve siècle, la gladiature s'effondre en même temps que l'Empire romain d'Occident. Ainsi, en 401, l'auteur païen Simmacus souhaite célébrer dignement l'accession de son fils au rang de préteur. S'il peut réunir sans peine, mais à grands frais, des fauves venus de tout l'Empire, il ne peut compter sur aucun laniste pour lui procurer des gladiateurs. Il doit alors user de ses amitiés à la cour pour obtenir de l'empereur vingt-neuf prisonniers de guerre saxons. Ce chiffre, très faible, est impair. Il laisse donc plutôt augurer un combat de deux troupes opposées plutôt qu'une opposition régulière de paires bien définies. Quoi qu'il en soit, ces gladiateurs d'occasion font preuve d'un



Reproduction d'un manchon d'arbelas. © JVDH

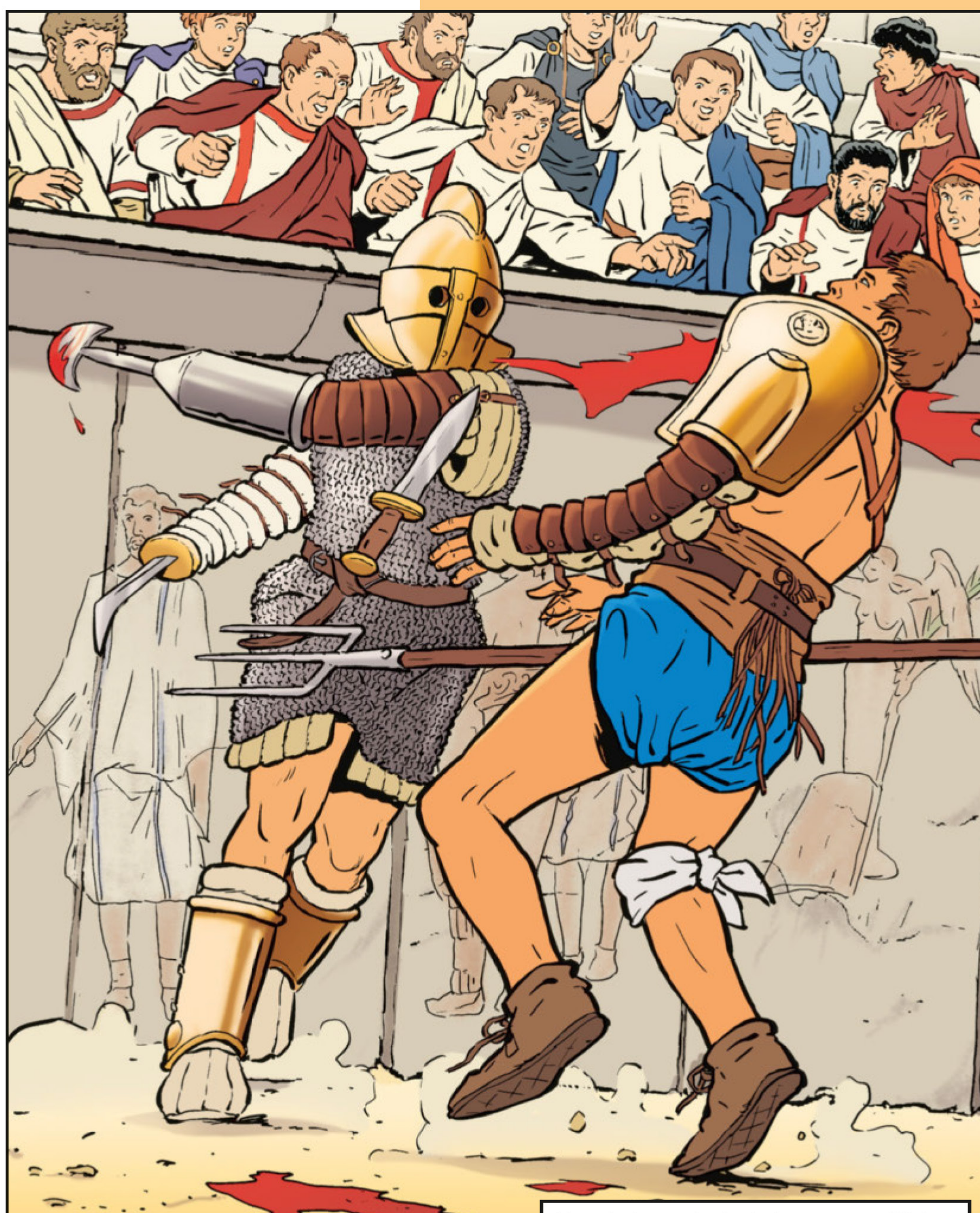
total manque de professionnalisme en se suicidant en masse plutôt que de combattre dans l'arène, au grand désespoir de Simmacus. Cette tentative malheureuse semble sonner le glas des combats de gladiateurs.

En 404, à la suite d'une échauffourée dans le Colisée, Honorius interdit formellement les combats de gladiateurs. Il est difficile de dire si cet édit a eu une réelle efficacité, mais il est certain que la prise de Rome, six ans plus tard par les Goths, participe de manière encore plus nette à l'extinction du phénomène. Cette prise de l'Urbs pour la première fois depuis huit siècles entraîne un profond bouleversement et l'exode d'une grande partie de la population de la cité. Après le sac de Rome, quelques combats ont encore pu être organisés dans un Colisée endommagé par des tremblements de terre mais l'édifice perd peu à peu sa fonction de monument de spectacle.

Plus brutale et bien moins technique, cette gladiature finissante n'est plus qu'une caricature. Elle constitue le pâle reflet des combats spectaculaires qui ont largement contribué à cimenter les peuples de l'empire romain autour d'une passion commune. Une passion du combat qui pendant des générations à fasciné tous les Romains, de l'empereur jusqu'au dernier des esclaves.



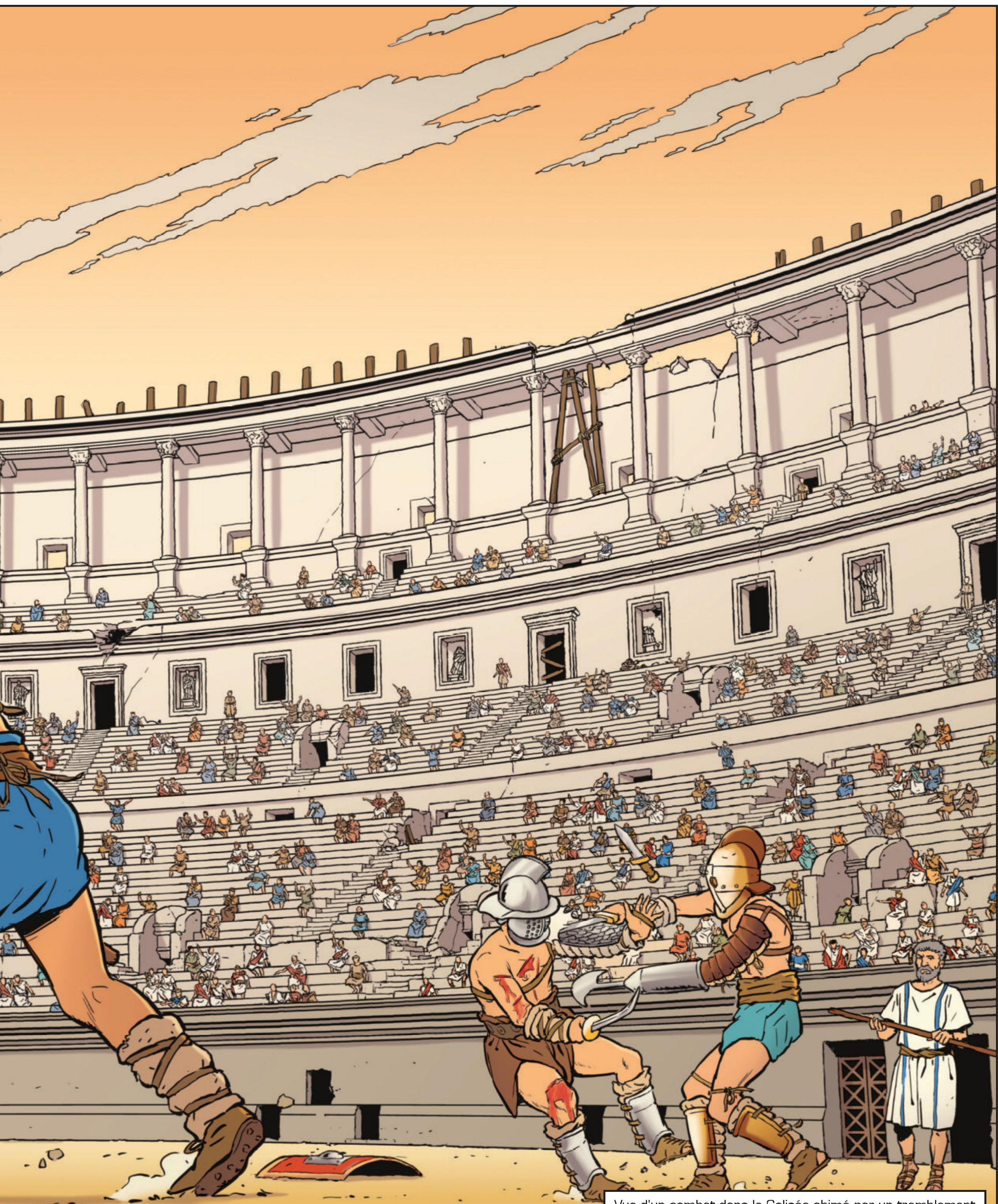
Musée archéologique de Pamukale (Turquie). Provenant du site d'Hierapolis, bas relief du IIIe siècle ou IVe siècle, représentant la victoire de l'arbelas Odyseus. © E. Teyssier



Un arbelas en train de frapper un rétiaire.







Vue d'un combat dans le Colisée abîmé par un tremblement de terre à la fin de l'Empire romain.

COSTUMES

1–2 *Proto*-gladiateurs de Lucanie. D'après les tombes de Paestum. IVe siècle av. J.-C.

3–4 Gladiateurs « ethniques » de l'armatura samnite, IIIe et Ier siècle av. J.-C.

5 Gladiateur « ethnique » de l'armatura gauloise. IIe siècle av. J.-C.

6 Gladiateur « ethnique » de l'armatura thrace. Ier siècle av. J.-C.

7 *Provocator*. Ier siècle ap. J.-C. Evolution du samnite, il affronte toujours un autre provocator.

8 *Thrace*, Ier-IVe siècle ap. J.-C.

9 *Mirmillon*, Ier-IVe siècle ap. J.-C. Ce combattant affronte le 8 et le 10.

10 *Hoplomaque,* Ier-IIe siècle ap. J.-C.

11 *Secutor*, Ier-IVe siècle ap. J.-C.

12 *Rétiaire*, Ier-IVe siècle ap. J.-C. Ce combattant affronte le 11 et le 16.

13 *Crupelarius*, Ier siècle ap. J.-C. Cette proposition se fonde sur une statuette trouvée en Gaule.

14 *Andabata*. Gladiateur aveugle, fin du Ier siècle ap. J.-C. D'après une céramique Lyonnaise.

15 *Paegnarius*, Ier-IIe siècle ap. J.-C.

16 *Arbelas*, appelé aussi *scissor* ou *dimacherus*. Ier-IVe siècle ap. J.-C.

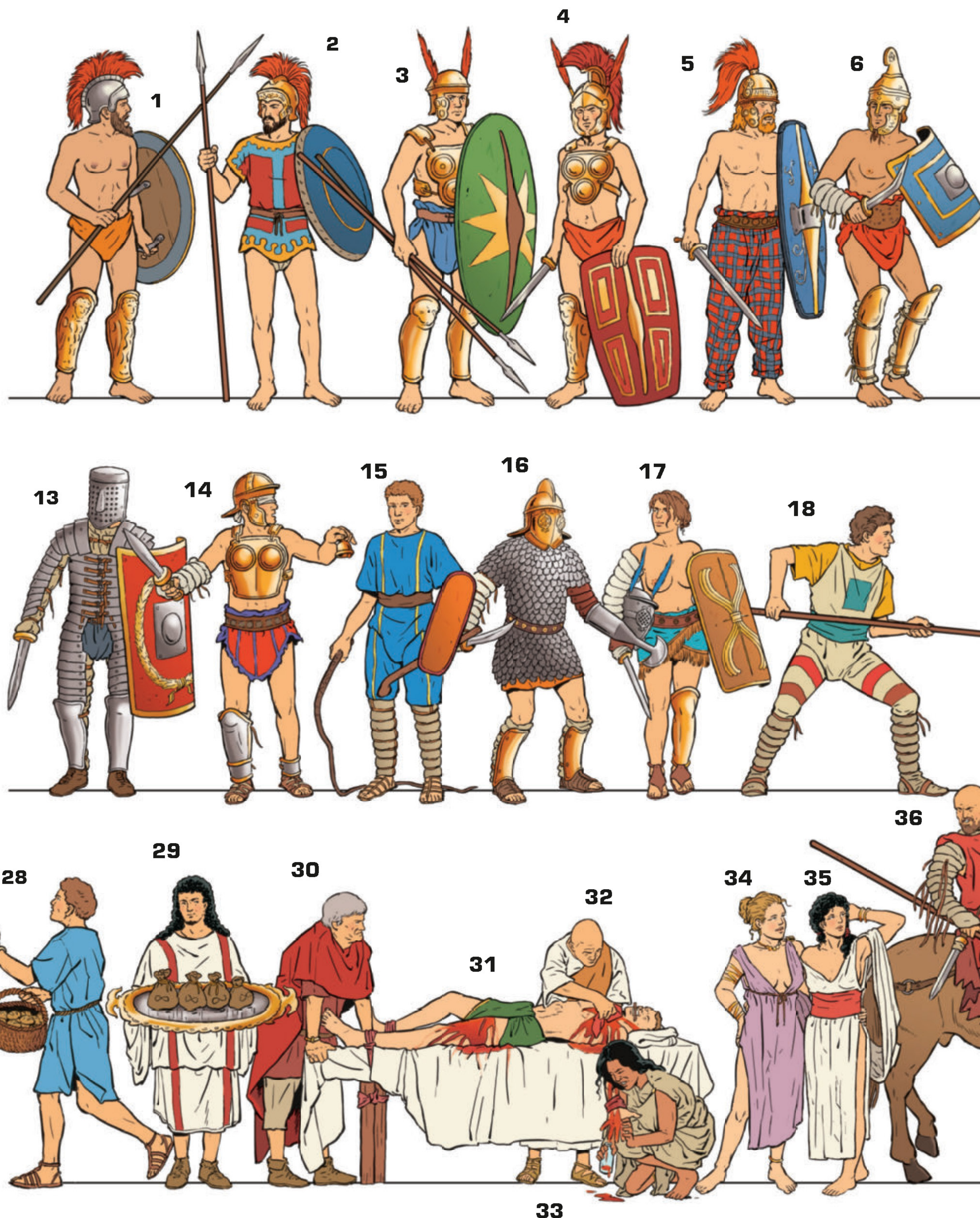
17 Gladiatrice sous l'armatura des provocatores. Ier-IIe siècle ap. J.-C.

18 *Venator*, Ier-Ve siècle ap. J.-C. Les chasseurs peuvent aussi utiliser l'arc, le javelot ou le glaive.

19 *Psychopompe*. Ce personnage grimé en démon frappe symboliquement les gladiateurs morts dans l'arène. Il les traine ensuite jusqu'à la porte libitina où sont déposés les corps. Il évoque ainsi Mercure ou Charon emportant les âmes des gladiateurs aux enfers.

20 *Editor*, « l'éditeur » des jeux. Homme politique en vue dans les cités de province ou empereur à Rome, c'est lui qui offre sur ses deniers les munera (combats de gladiateurs).

21 *Flamine.* Ce grand prêtre procède au sacrifice avant les jeux. Prêtre du culte impérial, il peut aussi offrir un munus.



22 *Summa rudis*, « premier arbitre ». Avec le secunda rudis ils veillent à la régularité du combat.

23 *Praeco*. Ce crieur public annonce le palmarès des gladiateurs et vante la générosité de l'éditeur.

24 *Doctor*. Cet entraîneur est un ancien gladiateur. Son glaive de bois (rudis) atteste de sa libération à la fin de son engagement.

25-29 *Ministri*. Ces valets de piste brandissent les pancartes portant le nom et le palmarès des gladiateurs. Ils apportent les palmes ou les couronnes de lauriers. Distribuent le pain à la foule. Présentent les récompenses en argent promises aux vainqueurs.

30 *Lanista*, littéralement le « marchand de viande ». Ce propriétaire d'une école de gladiateurs s'inquiète du sort d'un de ses hommes gravement blessé au combat.

31 Gladiateur blessé. Rarement tués, les gladiateurs sont souvent blessés gravement. Il s'agit alors de stopper rapidement l'hémorragie car chaque combattant représente un investissement important.

32 *Medicus*. Recrutés parmi les meilleurs praticiens par les lanistes, les médecins attachés à un ludus tentent par tous les moyens de conserver en vie les gladiateurs blessés.

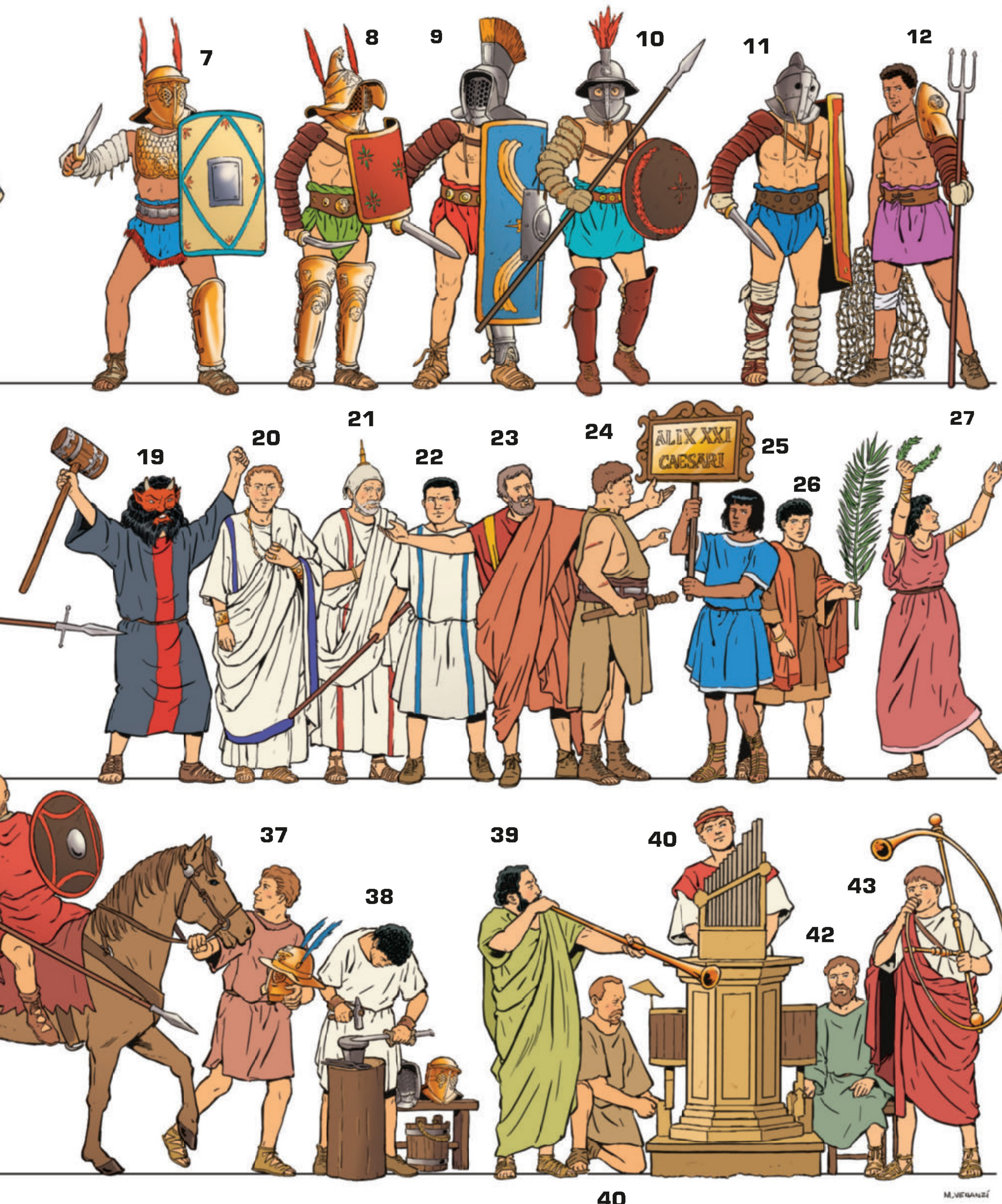
33 *Maga*, « sorcière ». Elle récupère le sang des gladiateurs pour en faire des filtres très recherchés par ses client(e)s

34-35 *Ludiae*. Littéralement « filles des écoles de gladiateurs ». Ces femmes de mauvaise réputation ne sont pas insensibles au charme des combattants de l'arène.

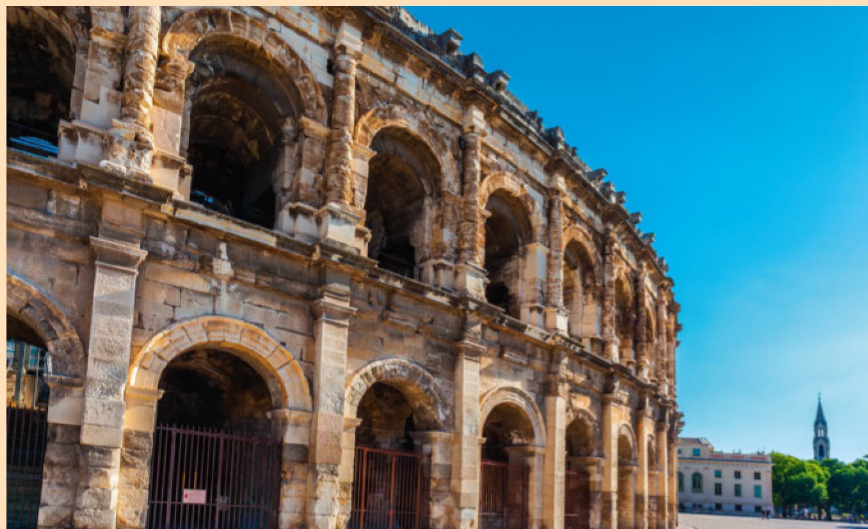
36–37 *Eques*, gladiateur à cheval, accompagné de son écuyer.

38 *Manicarius*, littéralement « celui qui fait des manica ». La manica est un manchon qui protège le bras le plus exposé du gladiateur. Plus généralement, il fabrique et répare les équipements de combat au sein d'un ludus.

39–43 Musiciens jouant de la tuba, de l'orgue hydraulique et de la cornu. Ils sont installés sur la piste au plus près des gladiateurs dont ils rythment le combat.



Sur les traces des gladiateurs


Amphithéâtre de Nîmes. © kavram

Si l'on veut retrouver les traces des gladiateurs, une visite au Colisée s'impose. La masse énorme du plus grand amphithéâtre du monde constitue un passage incontournable. Cependant, le visiteur est souvent déçu en rentrant à l'intérieur du monument. En effet, les gradins ont presque tous disparus et la piste n'est plus là. Aussi pour contempler des « arènes » en meilleur état, il vaut mieux aller hors de Rome. En Italie, Pompéi possède un amphithéâtre très bien conservé et le plus ancien connu au monde. Sur place il est aussi possible de découvrir la « caserne » des gladiateurs dans les portiques du théâtre de la ville. Par contre ne cherchez plus la fameuse « maison des gladiateurs », elle s'est effondrée en 2010 en emportant avec elle ses graffitis et ses peintures murales. Heureusement, à deux pas de là, le musée archéologique de Naples conserve toujours la plus belle collection au monde de casques, de jambières et d'armes de gladiateurs. Ces pièces uniques ont été découvertes en 1763 et quelques unes ont été offertes à Bonaparte par le roi de Naples. Celles-ci sont toujours visibles au Louvre. Toujours en Campanie, il est possible de voir les grands amphithéâtres de Puzolles et de Capoue. Moins bien conservés que le Colisée, ils n'en demeurent pas moins très intéressants par la visite de leurs immenses galeries souterraines. À noter que c'est de Capoue qu'a éclaté la révolte de Spartacus. L'amphithéâtre de cette ville possède aussi un intéressant musée de la gladiature. Plus au nord, l'amphithéâtre de Vérone vaut aussi le détour car si l'extérieur a en partie été détruit par un tremblement de terre, l'ensemble des gradins a été remis en place ce qui permet au monument d'accueillir un grand festival lyrique chaque année.


Amphithéâtre de Pompéi. © czech wanderer

En France, Nîmes, constitue certainement l'amphithéâtre le mieux conservé au monde. L'édifice conserve en effet ses souterrains, la piste est toujours en place ainsi qu'une partie de ses gradins de pierre. Surtout, son élévation est presque entièrement conservée jusqu'aux consoles percées qui soutenaient le velum. Un tel état de conservation permet d'y faire revivre les spectacles de l'amphithéâtre chaque année lors des « Grands jeux romains ». D'autres villes françaises possèdent des amphithéâtres relativement bien conservés. On peut citer Fréjus, dont on peut regretter la restauration en béton ou Arles, où la restauration a été bien plus respectueuse du monument. Lyon, Grand, Bordeaux, Saintes possèdent aussi des vestiges très intéressants et jusqu'à Paris qui conserve encore ses arènes romaines de Lutèce.

En Espagne, l'amphithéâtre de Tarragone a la particularité d'être construit au bord de la mer mais celui de Mérida est beaucoup mieux conservé. En Croatie, le magnifique amphithéâtre de Pula est remarquable. Malgré la disparition de ses gradins, son élévation impressionnante est entièrement debout. En Tunisie, l'amphithéâtre d'El Jem est une merveille que l'on voit de loin et qui vaut le détour tout comme celui de Leptis Magna en Libye. Dans la plupart de ces sites, des musées archéologiques conservent des centaines de pièces illustrant l'histoire de la gladiature. Mosaïques, lampes à huiles, bas-reliefs, céramiques, peintures murales… autant d'objets du quotidien ou d'oeuvres d'art qui témoignent de la passion des Romains pour les gladiateurs.


Amphithéâtre de Tarragone. © A.S.Floro